

D
391



BBK

La Popelière, Alexandre J. de

E¹ h. 14.

DAÏRA

HISTOIRE ORIENTALE.

EN QUATRE PARTIES.

TOME SECONDE.



A AMSTERDAM:

Et se trouve à Carlsruhe,

CHEZ MICHEL MACKLOT

LIBRAIRE DE LA COUR DE S. A. S. MSGR.

LE MARGRAVE DE BADE DOURLAC.

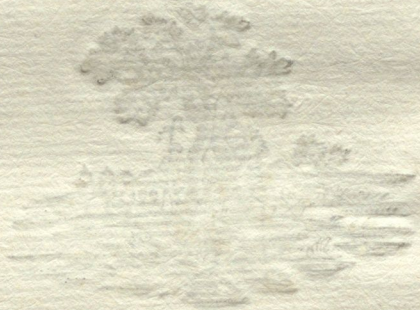
M. DCC. LXI.

DALIA

HISTOIRE ORIENTALE

En quatre Parties

TOME SECOND



A AMSTERDAM

CHEZ MICHEL MACKLOT

LIBRAIRE DE LA COUR DE S. A. S. M. M. M.
LE MARGRAVE DE BADE DORRAC

M. DC. C. LXXI





DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

TROISIEME PARTIE.

JE ne demurai pas feule dans le Kioske long-temps : peu de momens s'écoulerent ; Zoah revint ; il prit mon bras, il me foutint, il m'aida à traverser les Jardins ; j'étois foible , inanimée ; il eut beaucoup de peine à me faire arriver jufques aux dernieres portes du Parc.

Nous fortimes de ce Parc enfin ; mais nous étions à deux milles d'Alep, & mes forces étoient anéanties. Zoah comprit qu'il falloit me faire transporter à la Ville, & il se trouva d'abord dans un cruel embarras ; il se tourna ; il porta ses regards de tous côtés , & n'en devint que plus inquiet & plus irrésolu. Hélas ! se disoit-il à lui-même, je ne découvre ici personne qui

Tome II.

A

puiffe

puisse nous prêter secours; je ne fçais à qui m'adresser, pour envoyer à Alep chercher une litiere; je me vois forcé d'y courir moi-meme, & je ne puis me résoudre à laisser la fille de mon Maître seule dans cette campagne; l'état où elle est me fait trembler pour elle, si je la laisse ici jusqu'à mon retour: & si je demeure près d'elle, je ne lui suis d'aucun secours: je ne la sauve point. L'impatience le prit; il vint à moi; il étendit sur le sable, au pied de ces murs, un linge de soye sur lequel il me fit asseoir; il mit sur ma tête un second voile, pour mieux me préserver de l'action du Soleil qui s'élevoit déjà sur l'horison. Daïra, me dit-il, compte sur mon zèle; prens quelque repos en m'attendant; je vais de toutes mes forces & de toute ma vîteffe gagner la Ville; & tu verras dans peu de momens venir une litiere pour t'y transporter. A peine eut-il achevé ces mots, qu'il prit sa course, & que je le perdis de vuë. Je demeurai donc seule au pied des murs de

ce

ce Parc, couchée sur les fables, n'ayant devant mes yeux qu'un vaste desert; mon assoupissement alors augmenta, & le sommeil s'empara de moi toute entiere: ce fut le premier sommeil que j'eusse connu depuis long-temps, & il dura peu; j'eus quelques momens après l'oreille frappée d'un bruit confus qui se faisoit autour de moi. Je crus remarquer au travers des doubles voiles qui me couvroient la tête & le visage, que c'étoient des Voyageurs; & ils sembloient en effet suivre leur route le long des murs du Parc. Ils arriverent bien-tôt jusqu'où j'étois; ce qui me surprit, c'est qu'ils s'y arrêterent, & que l'instant d'après ils s'approcherent & vinrent à moi distinctement alors, & j'entendis qu'ils s'entretenoient, en parcourant des yeux toute ma personne, qu'ils s'entredemandoient, par quel accident une femme seule pouvoit se trouver là; qu'ils doutoient même s'ils devoient me croire vivante. Je pris garde qu'ils étoient deux hommes à cheval & qu'une litiere, qu'occupoit un



troisième, étoit arrêtée avec eux. Un de ces hommes mit pied à terre, & s'approcha de moi de très près pour me considérer. Madame, me dit-il, ceci ne peut être qu'une aventure bien extraordinaire; nous n'imaginons pas qui vous êtes; mais au seul aspect, il n'est point concevable qu'on vous rencontre au pied de ces murs, seule, couchée sur les fables, dans une plaine aride, éloignée de toute habitation. De grace! Madame, continua-t-il, recevez les secours que nous sommes prêts à vous offrir. Seigneurs, leur répondis-je, je suis mourante, je ne puis pas même vous satisfaire sur ce que vous désirerez sçavoir de moi. Je vais dans un moment recevoir le secours qu'il me faut; c'est une litiere qu'on est allé chercher à Alep, & qui va sans doute arriver. Non, Madame, repartit le même homme; non, il ne faut pas l'attendre; & nous ne devons point vous laisser dans cette solitude abandonnée ainsi; si c'est une litiere qu'il faut, nous vous offrons une place dans une
que

que voilà; vous allez être conduite à Alep en toute sûreté. Je vis à l'instant l'homme qui me parloit se tourner vers la litiere, & adresser ces mots à un Vieillard qui l'occupoit. Seigneur Atabek, voici une Dame réduite dans une triste extrémité; votre bonté se portera sans doute à lui prêter secours pour se rendre à la Ville, & à lui faire place dans votre litiere; à quoi le Vieillard répondit: mon fils, j'y consens; vous pouvez amener cette Dame, je lui ferai place en ma litiere. Je vis à l'instant celui des Voyageurs qui venoit de parler, descendre de cheval, ainsi qu'un autre qui étoit près de lui, & qui me parut être son Esclave; tous deux vinrent à mes côtés, prirent mes bras, me soulevèrent, m'enleverent enfin, & me porterent jusqu'à cette litiere, où ils me firent placer vis-à-vis du Vieillard qui l'occupoit; mais la litiere se remit à peine en marche, que Zoah vint à ma pensée; ce fidèle Zoah, à qui je devois tant, & qui dans ce moment là même se tourmentoit

A iij

pour



pour me fervir; la crainte me prit qu'il eut quelques reproches à me faire; mais plutôt la peur de le perdre, en manquant de le rencontrer sur le chemin. Je fis part de mon inquiétude au Vieillard; je lui dis, Seigneur, nous devons rencontrer sur le chemin un Esclave noir avec une litiere pour moi; je vous supplie de l'avertir que j'ai l'honneur d'être ici devant vous, parce que s'il ne me trouvoit pas au lieu où il m'a laissée, il y a un moment, il en auroit certainement beaucoup d'inquiétudes. Le Vieillard répondit: Madame, je prendrai ce soin volontiers; mais, continua-t-il, permettez-moi de vous demander par quel accident incompréhensible, une femme Turque, telle que vous me paroissez l'être, se trouve seule dans le désert où nous venons de vous rencontrer; car il n'est pas possible qu'une Dame comme vous se trouve en cet état; sans être accompagnée de quelques Esclaves, d'un pere, ou d'un mari.

J'écou-

J'écoutois bien toutes ces questions, mais la voix me manquolt pour y répondre. Au moins, Madame, reprit encore le vieillard, faites-moi la grace de m'apprendre où est située votre maison d'Alep, pour que je puisse vous y mener. Cette question nouvelle m'épouvanta, & me rendit tout à-coup l'esprit présent à des choses que je n'avois pas prévues, ni pensées: je me vis seule dans cette litière, en présence d'un vieillard inconnu, & à qui je ne pouvois pas éviter d'exposer mon état: Eh! comment aurois-je osé? Eh! comment aurois-je pû me faire connoître? me connoissois-je, hélas! moi-même? Seigneur, dis-je au vieillard, je compte que nous allons trouver l'Esclave noir & la litiere qu'il m'amene, j'espère que vous n'aurez point l'embarras de me mener jusqu'à la Ville. Le vieillard ne repliqua point; il ne me parla pas davantage; mais il n'en fut que plus occupé à me considérer. Cependant la litiere continuoit sa route, & déjà l'on découvroit les tours d'Alep,

& Zoah ne paroïſſoit point. Nous arrivames à la porte de cette Ville ſans le rencontrer; le vieillard alors interrompit ſon ſilence & me dit: Madame, nous entrons dans la Ville; de grace ordonnez où il faut que l'on vous mene, dites-moi où eſt votre maiſon. Ce diſcours, auſſi preſtant que charitable, me jetta dans un déſordre & dans un trouble qu'on ne ſçauroit imaginer: mais ſi mon trouble étoit grand, on imaginera bien moins quelle fut ma confuſion. Je demeurai un moment ſans lui répondre. Je ſentis à l'inſtant mes douleurs renaître, & revivre; toutes les miſeres de mon deſtin ſe repréſenterent à mes yeux; les ſanglots ſortirent en foule de ma bouche: mes voiles furent dans un moment mouillés de mes pleurs; ce nouvel accès de douleur fut ſi violent, & dura ſi long-temps, qu'il ne me fut pas poſſible de parler, ni d'ouvrir même les yeux ſur ce qui ſe paſſoit. Le généreux vieillard en fut touché & attendri; il me fit deſcendre dans la maiſon d'un gros Marchand

de

de sa connoissance; nous y entrames, il me conduisit lui-même dans un appartement commode: il chargea une Esclave Indienne qui étoit là, de me rendre toutes sortes de secours, & cela avec des marques d'un attendrissement & d'une bonté d'ame de sa part, qui ne faisoient que me confondre, & aggraver davantage la honte & l'horreur que j'avois de moi-même.

Seigneur! m'écriai-je! vous ne connoissez point la malheureuse enfant à qui vous accordez tant de graces en un jour; vous ne sçavez qui je suis, ni par quelle étrange destinée je tombe en vos mains, & en cet état: & votre pitié, & votre bonté sont si grandes, qu'il semble que vous soyez instruit de toutes mes disgraces. Le saint homme fit une inclination de tête profonde, & me dit: Madame, l'hospitalité que j'exerce envers vous, est un sacré devoir de ma part, & j'aurois des reproches à me faire si je manquois à le remplir; mais il est vrai, reprit-il, que quand le devoir lui-même ne s'y

A v

trou-

trouveroit pas, j'ai l'ame, grace au Ciel, trop sensible, pour imaginer quelqu'un dans le malheur, & pour ne pas lui prêter la main. J'ai bien conçu, me dit il, que vous ne pouviez être venue où je vous ai rencontrée, que par quelque coup étrange du fort; mais je l'ignore encore, & je ne demande pas à en être éclairci; tout ce que je desire, me répétoit ce saint vieillard, la main sur sa poitrine; tout ce que je desire, est que vous disposiez de moi, & que vous me mettiez en état, au sortir de cette maison, de vous faire rentrer dans la vôtre, & d'employer sur cela tous les soins dont je suis capable, soit auprès d'un pere, soit auprès d'un époux, parce qu'il faudra bien s'adresser à l'un ou à l'autre, pour faire finir les peines, que vraisemblablement l'un ou l'autre vous a causées, & qui vous plongent actuellement dans une triste situation. Seigneur! repris-je, vous ne pouvez connoître d'où partent les coups qui me sont portés. Vous en soupçonnez un pere, un époux

époux; & en effet cela suffiroit pour entrainer de grands malheurs: mais de tels malheurs seroient légers & doux en présence des miens: hélas! m'écriai-je, je n'ai ni époux, ni pere: hélas! je n'ai ni ami ni homme sur la terre que je puisse implorer. Vous voyez une fille de Scio, qui n'a eu d'autre pere dans son enfance qu'un Marchand de cette Isle, & qui depuis n'a reconnu dans ce prétendu pere, qu'un Marchand perfide, qu'un vendeur d'Esclaves, qui l'a liyrée à l'esclavage du Pacha d'Alep. Vous voyez une femme qui s'étoit choisi son époux, & qui vient de le perdre pour jamais; c'est le jeune Belzek, connu sous le nom de Bezzoudour, dont la Ville d'Alep célèbre encore les miracles; c'est mon Amant qui sous ce nom, a eu l'audace de pénétrer jusques dans le Sérail d'Alep, pour me racheter ou m'enlever à quelque prix que ce fût, des mains du Pacha; mais qui a voulu combattre les Eunuques de sa garde, & qui peut-être y a perdu la vie; ou que du moins le Pacha a fait embarquer

quer

quer sur un vaisseau, & que les flots & les vents ont porté dans quelque terre étrangère & barbare, où le destin nous condamne à ne nous voir jamais. Vous voyez une malheureuse enfant, qui lors même qu'on l'instruisoit de sa naissance, qui sembloit devoir la mettre à l'abri de nouveaux malheurs, vous la voyez dans ce moment chassée du Sérail d'Alep, pour être jettée dans le dernier opprobre des servitudes. Vous m'avez trouvée couchée sur les sables; j'y attendois l'Eunuque dont je vous ai parlé; cet Eunuque devenu libre, & devenu mon Maître; le terrible Pacha d'Alep lui a fait un don de moi. On m'apprend d'un côté que je suis d'une race libre & indépendante; je me vois de l'autre la plus vile des créatures; je me vois l'Esclave d'un Esclave, condamnée peut-être, à le suivre au-delà des mers; à consumer le peu de jours qui me restent, dans son affreuse Patrie, dans une nouvelle mer d'infortunes, les seules qui puissent m'être nouvelles, après toutes celles

les

les que j'ai souffertes; eh! je ne vois, m'écriai-je, en sanglotant, & en prononçant ces mots à peine, eh! je ne vois ni pere, ni époux, ni homme sur la terre à qui je puisse avoir recours.

Pendant que je faisois devant le vieillard le tableau de mes douleurs, je le voyois joindre & ferrer ses mains, porter des regards au Ciel, d'attendrissement & de pitié. Oh! jeune femme, répondit-il, que votre destinée est déplorable, & qu'elle me touche & me pénètre; mais que tout ce que j'entends est triste & effrayant pour moi-même! Quoi! s'écria ce pere vénérable! quoi malheureux enfant, je vois en vous l'Esclave d'un Noir! Quel crime, oh Ciel! vous & les vôtres, avez-vous pu commettre assez épouvantable & assez inoui, pour avoir attiré cette colere du Ciel sur votre tête? eh moi! reprit-il, à quoi ne m'exposai-je pas, quand je vous tiens dans cette maison? si le Noir, votre Maître, apprend que je vous ai retirée, mille mal-

malheurs me menacent; il vous reclamera comme son bien que vous êtes; il m'accusera de lui avoir ravi; il demandera justice; il obtiendra contre moi un jugement rigoureux, qui renverra toute ma fortune en un jour. En effet, je me sens coupable à son égard, dès que j'apprens que vous lui appartenez, que vous êtes à lui, & rien ne peut me dispenser de faire publier dans la Ville l'aventure extraordinaire qui vous a fait arriver ici afin que votre Maître vous retrouve & vous reçoive de mes mains dès ce moment, s'il est possible.

Pendant qu'il achevoit ces mots d'un ton plaintif & compatissant, & que j'étois, les yeux ouverts, sans voir, portant autour de moi l'étonnement dans mes regards, interdite, ma tête renversée, sans mouvement, un homme entra dans la salle où nous étions: c'étoit le même Cavalier qui m'étoit venu le premier adresser la parole, & qui m'avoit fait entrer dans la litiere du Seigneur Atabek. Pere, lui dit-il, j'o-
se

se vous interrompre, pour vous informer que dans ce moment même, un homme Noir s'est présenté à votre porte, demandant, d'un visage agité, si ce n'est point vous, qui venant à Alep, avez trouvé dans la Plaine du Soïc, une jeune femme qui lui appartient, & qui l'avez amenée & renfermée dans cette maison. Je l'ai renvoyé, reprit-il, en niant que ce fût vous qui eussiez rencontré cette jeune femme: il s'est obstiné à me soutenir qu'on venoit de l'en instruire; mais je l'ai réduit enfin à se retirer, ne tenant pas compte de sa colere, ni de quelques menaces qui lui font échappées: il n'a l'air au surplus que d'un chétif Esclave, & vous ne vous seriez pas déterminé, sans doute, à livrer cette jeune Dame en ses mains, sans être bien instruit de ce qui l'autorise à la demander.

Ah! Ferri! ah mon fils! s'écria le Vieillard, vous me perdez par ce menfonge; si le Noir qui vous a parlé, découvre que c'est un menfonge en effet, & s'il apprend que la femme qu'il
recla-

reclame est ici: vous ignoriez que cette femme est à lui, que cette femme est son bien, qu'il en est le maître: cela n'est que trop vrai. Quoi! Madame, reprit cet homme, en s'adressant à moi-même, vous seriez assez malheureuse pour appartenir à un vil & méprisable Noir, qui peut-être sort d'esclavage lui-même; lorsqu'à vous voir seulement, à peine jugeroit-on le Roi des Nègres, l'Empereur des Abyssins, digne de soupirer pour vous? Mon fils, interrompit Atabek, je suis touché d'une extrême compassion, à la vue des calamités dont cette jeune Dame est menacée, & l'histoire de ce qu'elle a souffert jusqu'à présent, me paroît déjà bien étrange dans le récit qu'elle m'en a fait en peu de mots. Je désirerois en vérité, de pouvoir faire quelque bonne œuvre en sa faveur: si le Noir son Maître, vouloit consentir à lui donner la liberté, je lui ferois de bon cœur un présent de trois cens sequins & plus: car à quoi servent les biens, si ce n'est à soulager les misérables? Je suis, continua-

tinua-t-il, fans femme, fans enfans ; vous seul me tenez lieu de tout, par la tendresse que j'ai pour vous, & rien ne s'oppose à cet acte de charité. Seigneur, reprit Ferri, je respecte vos volontés, s'il est nécessaire d'accomplir l'œuvre de générosité que votre vertu vous inspire, & de faire un présent aussi considérable, pour dégager cette jeune Dame des mains du Noir son Maître. Je vous en loue hautement; mais s'il est un vrai moyen d'y parvenir, sans cela j'estime qu'il est à préférer, & ce moyen, la fortune nous le donne: ce Noir est venu, je l'ai renvoyé, s'il revient, je le renverrai de même; & après tout, s'écria-t-il, de quel droit un infame Nègre, qui n'est créé que pour le service des hommes? de quel droit un misérable Abyffin, transporté dans ces climats, peut-il reclamer une Dame de cette noblesse? les Loix du Pays où nous sommes, peuvent-elles être assez barbares pour autoriser de si monstrueuses tyrannies? Mon fils! mon fils, interrompit Atabek, vous ne les

connoissez pas ces Loix, elles n'ont aucun rapport avec les vôtres; mais je vis sous leur joug depuis plus long-temps que vous, & j'en connois toute l'étendue & toutes les rigueurs; je vous le répète, continua-t-il, nous sommes perdus, si le Maître qui tient cette Dame en sa propriété, peut avoir des preuves que je lui ai donné retraite ici, le plus sage parti est de s'informer promptement de sa demeure, & de lui proposer les trois cens sequins, que je veux sacrifier pour obtenir la liberté de cette malheureuse enfant. Eh! que le Ciel permette qu'il s'en contente! car je suis à la veille de grands malheurs, s'il m'expose à la rigueur des jugemens du Pacha. Ce vénérable Vieillard, pénétré d'inquiétude & de douleur, se tourna de mon côté & me dit: Madame, apprenez-moi le nom de votre Maître, & s'il se peut, sa demeure, afin que sans perdre de temps, je le fasse chercher dans toute la Ville d'Alep; s'il plait au Dieu tout-puissant de benir mes intentions & mes

mes démarches, je réussirai à vous racheter & à vous rendre une liberté que la seule perfidie des hommes a pu vous ravir, & qui ne me paroît dûe à personne plus qu'à vous. . . . Non! non! vénérable Atabek, interrompit Ferri brusquement; non, vous ne devez point attendre du cœur d'un Noir, de concourir avec le vôtre pour une bonne action: vous ne devez point penser qu'il se départe de la possession de cette Dame, & qu'il vous la remette pour une rançon de trois cens sequins. Vous connoissez le naturel de ceux de sa nation; vous m'avez vous-même instruit souvent de leur avarice & de leur méchanceté: tout ce que je vous en ai ouï dire ne me persuade que trop, qu'on ne parviendra jamais à fléchir un barbare possesseur de cette Esclave précieuse. Vous le verrez, continua-t-il, réclamer contre vous l'autorité des Loix, vous poursuivre comme coupable de lui avoir enlevé son trésor, & mettre ce trésor ravi au-dessus des vôtres, pour les envahir, s'il le peut: j'in-

fiste donc, & je crois que le plus grand danger pour vous, est encore d'avouer que cette jeune Dame est ici.

J'étois témoin de leurs contestations: hélas! elles n'avoient que moi pour objet, & c'étoit moi qui paroissoit y prendre le moins de part; je les écoutois sans réflexion; je ne considérois seulement pas que j'étois alors dans une maison étrangere, inconnue, entre les mains de deux hommes étrangers pour moi, inconnus de même, toute prête pourtant à subir le fort qu'il leur plaisoit de régler: il n'étoit pas encore venu à ma pensée, si je devois souhaiter ou craindre de retomber entre les mains de Zoah: si Zoah qui m'avoit servi si ardemment dans le Sérail d'Alep, qui m'avoit promis la fin de mes peines en sortant, n'étoit point un Nègre perfide, comme je l'entendois supposer, qui n'auroit voulu flatter mes douleurs, que pour m'exciter plus doucement à soutenir la nouvelle servitude qu'il étoit prêt à m'imposer.

Atabek

Atabek & Ferri se retirèrent & me laissèrent l'Indienne pour me servir: ce fut alors que je m'interrogeai moi-même a hauts cris. Eh! où suis-je-grand Dieu? eh! que dois-je devenir, me disois-je? quels sont ceux qui me reçoivent ici? pourquoi s'effraye-t-on de m'y voir? quels sinistres présages puis-je causer en ces lieux, & pourquoi veut-on que j'y demeure? quel intérêt prend-on en moi? de quels nouveaux malheurs me croit-on menacée? quels coups nouveaux me font donc préparés? hélas! m'écriois-je, mes douleurs sont encore toutes vivantes, mes playes toutes saignantes: n'obtiendrai-je pas du Ciel de respirer un moment? Je demeurai tout le reste du jour, la nuit entière, à lui adresser mes prières & mes larmes: on peut juger dans cet état, des élancemens du cœur d'une créature, qui se voit, pour ainsi dire, bannie & rejetée par tous les êtres vivans. Le lendemain, au lever du Soleil, l'épuisement de mes esprits étoit si grand, qu'ils s'affoupiissoient

peut à peu, & que je sentoie déjà mes-paupieres tombantes, & mes yeux prêts à se fermer, lorsque j'entendis à grand bruit ouvrir la porte de la chambre où j'étois, & que je vis paroître le Vieillard Atabek, suivi de Ferri. Celui-ci vint à moi tout agité de colere: ah! s'écria-t-il, malheureuse victime! on vous a porté le coup mortel: on a publié votre retraite en ces lieux: votre barbare Maître a refusé toutes les propositions qu'on a pu lui faire: il demande qu'à l'instant vous soyez remise en ses mains: le voila qui va paroître, & vous êtes perdue. Il est vrai, repliqua le Vieillard, que rien ne peut le résoudre à se priver de vous; mais quoi qu'en dise mon fils, je me flatte, qu'il y a tout autant à espérer qu'à craindre des motifs qui le font agir, & que peut-être les seules qu'il ait, sont de vous faire un sort heureux. Non! m'écriai-je, vénérable Atabek: non! je ne redoute point la présence de Zoah; il m'a donné trop de preuves d'une grande ame; il a pris trop de soins de
fau-

fauver mes jours, pour être capable de les rendre malheureux: je ne puis confondre Zoah parmi les hommes de son état: par tout ce qu'il a fait pour moi; je compte que j'ai tout à espérer de lui; je ne demande qu'à le voir paroître, bien sûre qu'il m'apporte de nouveaux secours.

Je n'avois pas achevé ces paroles, que les portes s'ouvrirent, que Zoah se présenta; mais, oh Ciel! quel fut l'étonnement du Vieillard, de Ferri, eh! quel fut le mien! ce Zoah, ce Noir, ce Maître barbare, dont le nom seul avoit causé tant d'effroi; ce même Zoah s'approcha, vint à moi, se prosterna, & m'adressa ce discours: Fille d'Emir, tu me vois roulant à tes pieds, non pour te rendre ta liberté, mais pour t'offrir la mienne; parce que je jure dès ce moment de ne l'employer qu'à te servir; & j'estime cet honneur à si haut prix, que moi seul je ne m'en suis pas jugé digne, & que je veux le partager avec un autre. Regarde, s'écria-t-il, vois, fi ton fidele Esclave en a choisi une autre à ton

gré. De quelle joye, grand Dieu! fus-je tout-à-coup transportée; c'étoit Razzivil, fondante en larmes, si faisie, si troublée, qu'à peine put-elle marcher d'un pas sûr jusqu'à moi; elle tomba sur ses genoux; elle arrosa mes pieds de ses pleurs; elle me saisit une main; elle la ferra sur ses lèvres; sa joye lui caufoit un vrai délire; elle voulut plusieurs fois me parler; mais d'une voix toujours coupée par des sanglots. Oh! ma chere Maitresse, s'écria-t-elle à plusieurs fois, oh! ma chere Maitresse, en quel état vous retrouvai-je; ce jour enfin va-t-il mettre un terme à nos malheurs? Nous devons nous en flatter, repartit Zoah; & s'il est vrai que les biens attachés à la vie humaine doivent tôt ou tard s'espérer, comme les maux tôt ou tard font à craindre; la fille de Saheb a trop senti l'âpreté des destinées, pour ne pas attendre de l'équité céleste, des faveurs dans l'avenir qui l'en dédommagent.

Tant que les eaux du Nil se resserront dans son lit, nous voyons nos tristes campagnes exposées

posées aux feux d'un Soleil ardent qui les dévore; mais les rigueurs qu'on souffre alors s'épuisent enfin, & sont suivies de la saison propice qui revient à son tour, pendant laquelle on voit toujours ce Fleuve salutaire répandre partout l'abondance, & réparer les maux qui se sont faits. Et malheur peut-être à quiconque n'en a point encore connu! Fille d'Emir, s'écriait-il, par tous ceux que tu as soufferts; la source des biens qui t'attendent a dû sans doute se remplir; elle va couler désormais, & pour tout le temps de ta vie; j'en serai le témoin tout le temps de la mienne; car je le répète, je veux te servir autant qu'elle durera.

Ce discours d'un Eunuque du Sérail d'Alep, Razzivil à mes côtes, rendue par ses soins, l'étonnement d'Atabek, de Ferri; mais mon étonnement à moi, ou plutôt mon admiration, suspendit toutes les idées que je pouvois avoir sur moi-même; tout mon esprit ne fut rempli que

B v

de

de cette situation; Zoah le comprit, & bientôt il reprit la parole, & me parla en ces mots.

Ne t'étonne point, oh! Daira, des vœux que je fais pour ton bonheur, ni du zèle qui me transporte ici; l'honneur & la vertu percent dans tous les climats, & peuvent atteindre à tous les hommes, sur-tout quand la fortune leur présente des modèles qui doivent servir à les former; j'ai trouvé les miens dans tes peres; Zoah qui te parle, a occupé près d'eux la place d'un simple Esclave, & la valeur de ses sentimens l'a fait priser fort au-dessus. Ton ayeul, le plus tendre, le plus généreux des hommes, qui régnoit dans Anna sur l'Euphrate, qui eut mérité de régner sur tout le monde, & de porter un immortel croissant; ton ayeul, dont le desin me tourmente & m'allarme depuis plus de dix années, que je sçais qu'un Persan furieux poursuit sa tête; ton ayeul, Hassan, fut le premier mon maître, & mon cher maître, & tout me flattoit qu'il devoit l'être toujours; lorsque
le

le Prince des Arabes, le jeune Emir Saheb, qui régnoit à Bithynia, vint à sa Cour, & obtint sa fille Hannem, la beauté de l'Orient. Il me donna à ces jeunes époux; il les confia à mes soins; la même fortune m'accompagna près d'eux; j'avois reçu toute la faveur du pere; je fus comblé de celle des enfans; il ne me resta qu'un vœu à faire; je le fis; le Ciel fut propice, & ce vœu fut rempli dans les temps. Tu vis le jour! je te reçus dans les mêmes mains, & je fus le premier des hommes qui les éleva au Ciel pour ton bonheur & tes prospérités. Tout concourut d'abord à nous en donner de hautes espérances; nos premieres frayeurs, qui n'étoient que trop bien fondées, se dissipèrent; toutes nos craintes peu à peu s'évanouirent, & Saheb & ta mere ne t'envifageoient déjà plus qu'avec ces douces agitations, inféparables d'un grand attachement. Ce fut dans cette sécurité fatale, que le Dieu des ténèbres sembla nous amener pour nous porter des coups plus terribles

bles & moins attendus. L'Emir, ton pere, plus éclairé que moi, les pressentit de loin, & crut pouvoir s'en garantir. Toute la prudence humaine étoit en lui; mais, hélas! que peut elle? & qu'est-elle devant d'immuables decrets? La tristesse de son ame s'imprima tout-à-coup sur son front; d'un jour à l'autre elle s'augmenta; ses yeux languissans & abbattus me consternerent; je devenois déjà moi-même immobile, à force de le considérer & de m'occuper des peines secretes qui flétrissoient son cœur, lorsqu'un jour il m'appella, & me dit: Fidele Zoah, moins esclave de ma grandeur, qu'ami de ma personne, ne sois point troublé du projet que je te révèle; je pars à la chute du jour; je vais à Anna, chez Hassan mon beau-pere: je lui porte ma fille, & je n'emmene que toi. Quoi! sage Emir, m'écriai je; tu oses entreprendre un tel voyage sans escorte & sans suite; tu ne crains pas d'exposer ton unique enfant aux événemens d'une course pénible: un enfant, qui n'a pas

pas atteint la troisième année de sa vie , & de qui la conservation, sous tes yeux mêmes, causent à sa mere & à toi, si peu de joyes, qui ne soient mêlées de crainte & d'allarmes: Eh! comment penses-tù, m'écriai-je, que Hannem survive à l'effort de cette séparation? Je l'ignore, reprit ton pere Saheb, & je doute en effet que nous y survivions l'un & l'autre; car nous sommes les deux moitiés, & notre enfant est notre tout; mais quoi qu'il puisse arriver de ma chere Hannem & de moi, nous nous devons tous deux au sacrifice que nous faisons. Je la laisse cette épouse sacrée; je la laisse abandonnée aux sanglots & aux cris désespérés; & c'est par ces mêmes cris qu'elle m'invite à presser mon départ, parce qu'il s'agit, pour elle & moi, d'éviter un coup exécration, dont la seule pensée partage ma tête d'épouvante & d'horreur.

Je ne répliquai point; je reçus les ordres de mon Maître; & comme il vouloit que sa marche fût d'un secret impénétrable, il prit l'habillement

lement d'un Marchand de l'Inde, & une voiture légère venue du même pays; il se déguisa de manière que les Arabes en multitude qui formoient son camp, que ceux même de sa garde n'auroient pû reconnoître Saheb leur Souverain. Il sortit de sa tente; je le suivis; nous fumes à la tienne; j'y entrai seul; tout étoit préparé pour le triste succès de cette entreprise; & en effet je me vis libre; & sans perdre un instant, je t'arrachai de ton berceau, & te remis dans les bras de ton pere désolé: la voiture Indienne étoit-la, il m'y fit prendre place à ses côtés; il forma ton lit dans ses bras, sur ses genoux, & sur son sein: les soupirs en foule s'élançerent du fond de son ame; ils furent entendus, & c'en fut assez pour craindre que ce mystere fût bientôt découvert. En effet, un vil Esclave reconnut Saheb, & vint à lui s'offrir pour le suivre, avec tant de chaleur & d'empportement, que mon Maître en fut touché, & accorda tout à ses instances. Aussi-tôt la chaise Indienne at-
telée

telée de chevaux Arabes fut enlevée comme dans les airs. Saheb se vit tout-a-coup fort loin de son camp, & en peu d'heures transporté dans un pays déjà presque étranger.

Tu donnois à ce pere infortuné, trop de fortes d'inquiétudes, pour ne pas interrompre bien-tôt sa course, & procurer à ta fragile enfance quelque repos; à peine eut-il traversé les vastes plaines de Damas, qu'il entra dans la terre de Sebilée; le fameux Caravanfera d'Egly se trouva sur son chemin; il voulut y descendre; séjour funeste, hélas! & que les feux du Ciel sans doute, auront réduit en cendres, pour ensevelir à jamais les forfaits qui s'y sont commis! Ton pere y fut reçu, & traité comme un simple Marchand, comme beaucoup d'hommes de toute espèce qui y arriverent en caravane à peu près dans le même temps.

Jusques-là tout étoit calme & tranquille, & je n'avois auprès de mon Maître d'autres soins à me donner, que ceux que mon propre amour
m'in-

m'inspiroit pour lui. Je l'excitois à céder au sommeil. Je cherchois à calmer son cœur tourmenté, par des présages heureux, je les faisois passer quelquefois jusqu'en son ame, & y porter l'espérance & la paix; & la nuit s'avançoit, & l'aurore qui régloit notre départ étoit déjà prête à paroître; lorsqu'un Pèlerin en apparence, un homme inconnu, tout agité, tout tremblant, se présenta, s'approcha de mon Maître, & lui dit: Emir? prends garde à toi, un Esclave te trahit, & tu es perdu. Oh! Ciel! m'écriai-je! écoute-moi, reprit-il, le temps presse, ainsi que le danger; un Esclave de ta suite au moment que je te parle, complotte dans ce Caravanfera, au risque de ta perte, l'enlèvement de ton enfant; je viens de voir une cohorte de brigands trop nombreuse, & trop redoutable, pour que tu puisses y résister: ils sont prêts à fondre sur toi; le Ciel a permis que ce projet parvint jusqu'à moi, peut-être encore à temps pour t'en instruire: je remplis ce devoir fidèlement, & je fais plus,

plus, je m'offre de sauver, s'il est possible, ce malheureux enfant, qui me paroît être le premier objet du complot des brigands: si tu veux me le confier, je l'émporte à la faveur de la nuit, qui regne encore, & je jure par ma tête, d'en avoir soin comme du mien. Oh! Daira! qui m'entends, tes cheveux se hérissent d'avance, à l'aspect des crimes, dont ton berceau fut ensanglanté, tu te les représentes assez avant de les apprendre, puisqu'ils jettent déjà dans ton ame le faiffement & la terreur. Conçois donc, s'il est possible quel fut alors l'état d'un pere, le plus tendre, le plus passionné des peres; peins-toi ses frémissemens, ses transports & son désespoir. Il s'agissoit pour lui dans ce moment redoutable bien plus que de lui-même: il se voyoit prêt à périr pour te sauver, & il se voyoit périr en ne te sauvant pas: je le vis par trois fois ce pere infortuné, te serrer dans ses bras, porter au Ciel des regards effrayans, qui retomboient aussi-tôt sur toi, & s'attendrissoient

Tome II.

C

sur

fur les tiens, fur tes regards, hélas! qui n'étoient qu'une douce image de l'innocence, & de la fécurité: dans l'instant même qu'on tiroit les poignards pour percer son cœur & le tien; à quoi mon Maître devoit-il se réfoudre? Le péril étoit affreux de toutes parts: pouvoit-il te livrer, t'abandonner à un Pélerin inconnu qui s'offroit pour te sauver, & pouvoit-il refuser ce secours dans une conjoncture auffi fatale? Pendant ce moment d'incertitude, je fixai ce Pélerin; je le devorai de mes regards, je crus voir sur son front les caracteres de la probité, & son discours m'en parut être le langage. Mon cher Maître! m'écriai-je, en m'adreffant à ton pere, fais usage de ce saint homme, qu'un Ange tutelaire t'a fans doute envoyé. Daigne lui confier ce précieux dépôt; qu'il l'éloigne de tes yeux pour quelques momens, tu n'en feras que plus libre & plus terrible à l'abord des brigands qui viennent pour te l'enlever.

Je

Je rends graces fans doute, reprit l'Emir, ton pere, à cet Etranger bienfaifant, qui s'intérefle au point de le partager lui-même: mais le fort de ma fille & le mien ne peuvent plus fe divifer; nous nous fauverons par la même fortune, ou périrons par les mêmes coups. Zoah! me dit-il, reçois de mes mains ma fille; prépare-lui promptement un lit; rends-lui ce devoir, qui peut-être eft le dernier; & fur-tout couvre fon vifage, & voile fes yeux, pour lui dérober le fpectacle de fon malheur & du mien, pour que mon fang, qui va fe verfer pour elle, ne rejailliffe pas jufques fur elle.

A peine eut-il achevé ces mots, que nous entendimes un grand bruit, & que Saheb mit la lance à la main: auffi-tôt on cria, que le Pèlerin de la Mecque fe retire; on refpecte fes jours; & ce Pèlerin étoit encore à mes côtés: mais je vis dabord mon Maître menacé d'une mort certaine, & je crus lui devoir tout: je me tournaï

C ij

vers



vers ce généreux Pélerin, & lui dis: saint homme, la fille de mon Maître va périr; si tu ne la sauves dans ton sein. Derobe-la pour un tems; eh! veuille le Ciel la préserver par tes soins. Il courut à toi, Daïra, qui m'entends: il te ravit, & disparut dans le moment même que les brigands s'avançoient. Alors le fort d'un Maître si cher à mon cœur m'appella tout entier: je volai près de lui; je m'armai comme lui même. La multitude ne fit qu'accroître mon courage. J'avouerai pourtant, que le discours de l'un d'eux me frappa d'effroi: *Saheb*, dit-il; *tu as outragé le Muphti Fexula; redoute sa vengeance; il veut ta fille, ou ta tête, & j'emporte l'un & l'autre, si tu oses résister.* A ce discours exécrationnel ton pere ne répondit que par un cri furieux, accompagné d'un coup de lance, dont le Brigand fut renversé; puis tout-à-coup il s'élança parmi eux comme un lion redoutable, que la fureur met au-dessus des dangers; je le suivis; je le secondai de toutes mes forces, & avec au-
tant

tant d'audace que si quelque esprit céleste m'eût alors animé. Plusieurs de ces Brigands tombèrent aux pieds de mon Maître. Il les exterminoit, quand l'implacable destinée s'en mêla: une infernale main atteignit alors ton pere, & le frappa d'un coup mortel. Je fus enveloppé par ces Barbares, & dans l'instant chargé de chaînes. Mais, oh! malheur le plus grand, le plus accablant des malheurs, c'est que l'Emir mon Maître, ton pere, c'est que Saheb devint la proye de ses assassins, & que je les vis prêts à l'enlever, pour exécuter sans doute l'ordre exécrable qui leur avoit été donné. Vengeance divine! m'écriai-je, qui t'arrête, qui te retient? Si tu ne lances pas la foudre sur ces têtes sacrilèges? par pitié! m'écriai-je encore, lance la fur la mienne, ou précipite-moi dans les entrailles de la terre, & m'anéantis pour jamais. Le Ciel étoit sourd à ma priere. Je perdis mon cher Maître. Ses meurtriers, ses bourreaux l'emportèrent, tout blessé, tout mourant, & ne me laisserent de lui,

que les traces marquées par le fang de sa playe. Mes yeux ne le virent plus, & se fermèrent de douleur & d'horreur sur un sort si funeste.

Quelle histoire! Quel récit! Oh! juste Dieu! je crus voir mon propre fang s'échapper de mes veines, & ruisseler autour de moi. Toute cette épouvantable image emporte si loin mes idées, que je perdis de vue le Vieillard & Ferri, qui étoient en ma présence; que je me crus seule demeurée sur la terre pour y pleurer tant de malheurs. Mais alors, & à ces derniers mots, Zoah fut interrompu par un cri du Vieillard A-tabek, qui jetta dans nos ames encore uue terreur nouvelle, & qui attira tous nos regards: ce cri fut suivi d'un long gémissement; mais son front pâlit; ses forces manquerent; il se pencha sur le sein de Ferri: je me levai soudain, je fus à lui: Razzivil & Zoah y volerent de même, nous l'environnâmes, nous le soutinmes, il fit quelques efforts pour nous parler: Hélas! les battemens de son cœur étoient visiblement si
dou-

douloureux & si précipités, qu'il perdoit haleine, & que nous crumes le voir au moment d'expirer. Malheureux Eunuque! s'écria Ferri: quelle abominable histoire ofes-tu raconter? Quel affreux récit viens-tu faire à ia fille, du massacre du pere: quel affreux récit viens-tu faire des défastres d'un pere & d'une mere qui furent les enfans du Vieillard qui t'entend? Je tressaillis à ces paroles, comme si j'eusse vu tomber les murs & la voûte de la maison, & qu'un feu de tonnerre eut aveuglé mes foibles yeux. Zoah troublé, chancelant, envisagea, rechercha les traits du Vieillard, appuyé sur Ferri: Zoah le reconnut; le ravissement le saisit; il tomba par terre. Fille de Hannem! reprit Ferri, en s'adressant à moi, préservons des jours qui nous doivent être plus chers que les nôtres; soulageons les tourmens que souffre un pere adorable, à la vue de tes miseres. Elles pénètrent son ame d'un attendriffement qu'il n'a pas la force de soutenir: ouvre les yeux, me dit-il, épuisé tes re-

gards fur un Vieillard qui se préfense à toi évanoi fur mon fein. Reconnois à des marques fi douloureufes & fi fenfibles , reconnois Haflan, ton ayeul, à qui ta mere infortunée doit le jour: rends-lui l'hommage que le fang doit au fang: foutiens, prends & ferre en tes mains, fa main facrée, arrose-la de tes larmes, pour le prix de toutes celles qu'il a verfées pour toi. Hélas! pendant ce difcours, fon vifage en étoit baigné. Je fus bientôt à fes genoux, je les ferai de toutes mes forces, ma tête renverfée, mes yeux élevés à lui: les fiens alors s'entr'ouvrirent fur moi, fes fanglots redoublèrent, fes larmes coulerent, il en verfa fur moi, il en verfa qui glacerent mon front, qui me percerent le cœur, qui porterent jufqu'au fond de mon ame, le faiffement mortel dont il étoit lui-même atteint. Oh! mon pere! m'écriai-je, dans l'enthoufiasme qui m'emporta foudain: oh! mon pere, revenez à la vie, ou je vais perdre la mienne: oh! mon pere, re-

ce-

cevez en moi les embrassemens de toute une triste famille: voyez Saheb, voyez Hannem en moi, voyez à vos sacrés genoux un enfant que ses infortunes & ses defastres, touchent bien moins que vos douleurs: oh! mon pere, m'écriai je encore, cessez de pleurer les maux que nous avons tous soufferts; ne vous occupez plus que des miens, que de ceux de l'enfant qui vous reste: hélas! lui dis-je, les miens jusqu'à ce jour ont été infinis; mais je sens qu'ils cessent, qu'ils disparoissent, au moment que je vous retrouve, que le Ciel permet que je vous sois rendue, au moment que je vous vois, & que je puis espérer de vous revoir toujours.

Un instant après que j'eus achevé ces paroles, mon ayeul revint à lui; il reprit ses forces; il en ferra mes mains dans les siennes; je remarquai dans ses regards une sérénité douce & tendre, qui peu à peu dévoila toute son auguste face, & bientôt fut suivie de nouveaux pleurs; mais qui ne furent que l'effet de sa joye nais-

C v

fante

fante, & teinte encore de sa douleur. Il élevo la voix au Ciel, & dit : Dieu tout-puissant ! tes volontés sont irrévocables ; le désastre de ma famille est accompli ; mes ennemis sont dispersés & vagabonds sur la terre : cependant tu m'en laisses un, tu permets que je le retrouve : tu veux que je le reconnoisse encore aux traits de ton courroux ; mais tu permets aussi que je goûte à l'embrasser, une joye si vive, un attendrissement paternel si grand, que j'y crois voir ton courroux terrible entierement calmé. Oh ! fille de ma chere Hannem, reprit-il, en abbaissant les yeux sur moi, couvrons d'un crêpe éternel l'affreux tableau que Zoah vient de nous peindre : nous ne pourrions nous en occuper plus long-temps, sans reprocher au Dieu suprême, qui gouverne le monde, un courroux injuste qui ne peut être en lui, & qui ne paroît tel à de foibles créatures, que parce qu'elles ne pénètrent point la profondeur de ses décrets : tu me restes, me disoit cet auguste ayeul : tu me tiens
lieu

lieu de tout: je ne puis plus m'occuper que de toi: apprends-moi, tendre & foible créature, par quel enchaînement admirable, tes jours ont été conservés jusqu'à ce moment; par quel événement miraculeux le triste Hassan déguisé, sous le nom d'Atabek, traversant les deserts de Syrie, trouve sur ses pas la fille de sa chere Hannem abandonnée, mourante, presque ensevelie dans les sables: que je sache enfin quelles circonstances étranges ont accompagné ton enlèvement, & comment après un si long espace de temps, le Ciel t'a remise dans les mains de mon ancien Esclave, de mon fidelle Zoah, à qui je fus cher jadis, & que j'aurois conservé toujours, si Saheb mon gendre, si ta mere Hannem, ne m'avoient engagé à m'en priver pour eux. Hélas! vénérable ayeul, lui répondis-je, vous demandez ce que j'ignore: je ne me connoissois pas moi-même il y a un moment, & votre ancien Esclave, qui vient de m'apprendre la moitié de nos malheurs, est seul capable de nous

en

en raconter la fuite & le reste. Alors Zoah prit la parole, & dit: mon sacré Maître, le Ciel est témoin des mortelles allarmes que ton absence m'a causées, & lui seul peut connoître l'excès de la joye qui me ravit en ta présence. Je fuis ce même Eunuque dont tu fus le premier Maître, ce même Zoah dont tu fis un don à tes chers enfans, qui fut près d'eux ce qu'il s'étoit promis d'être près de toi, & qui après des défaitres inouis, a vu l'enfant de tes enfans plus malheureux, & plus à plaindre encore que ses peres. J'ai déjà raconté ce que mes yeux en ont vu. Tu veux que je continue, il faut que je remonte à cette abominable journée, où ton gendre l'Emir Saheb, mon Maître infortuné, vit enlever sa fille, & fut livré aux Bourreaux du Muphti.

On me retint dans le Caravanfera d'Egly: on m'y chargea de chaînes: on s'occupa de moi comme d'un méprisable Abyffin: les Brigands prirent soin de mes jours, en y attachant un
prix

prix d'argent: ils convinrent entr'eux de me faire bien-tôt passer dans une autre servitude: en effet, peu de jours après, je fus conduit dans cette Ville d'Alep, & présenté au Pacha; il devint mon nouveau Maître, & je me vis son Esclave livré au service de son Sérail.

Je me croyois dans ce Sérail destiné à consumer le reste d'une miserable vie, entierement absorbée dans les regrets, dans le souvenir de mes pertes déplorables, dont l'affreuse image étoit toujours présente à mon esprit, & ne cessoit jamais de faire saigner mon cœur. Douze années s'accumulerent ainsi sur ma tête, lorsque pour la première fois, je me sentis distraire de mes propres peines, pour prendre part à de plus touchantes, & qui étoient bien dignes d'arracher ma compassion: c'étoit une Vierge, hélas! dont la jeunesse, dont la candeur & la beauté, avoient, par ses mépris outragé un fier Pacha, & que l'on confignoit à ma garde comme une criminelle, dans une affreuse prison. Elle m'é-

toit

toit inconnue : je ne voyois en elle qu'une victime des Loix, qu'une jeune malheureuse, tourmentée par un Maître irrité ; mais c'en étoit assez pour la plaindre, & pour devoir chercher à foulager ses douleurs. J'y appliquois tous mes soins, & depuis même quelques jours : quand un Etranger parut, s'approcha d'elle, lui parla, & acheva sans doute de déchirer son ame. Je le jugeai par ses sanglots & par ses nouveaux cris qui retentirent autour d'elle, & qui portèrent jusqu'à moi les allarmes & la consternation, non seulement jusqu'à moi, mais jusqu'à l'Etranger qui parut, en la quittant, tout troublé, tout consterné lui-même ; je le considérai, son visage me frappa ; je l'arrêtai, ses traits me rappellèrent le coupable Pélerin ; j'en reculai d'étonnement ; je le reconnus ; je le retins encore. Perfide ! lui dis-je, rends-moi compte de la fille de mon Maître, que je t'ai confiée dans le Caravanera d'Egly ; apprends moi sa destinée ou crains la tienne. Ah ! me dit-il, c'est toi, misé-

misérable Eunuque ! Eh ! la voilà commise à ta garde. A ces mots, je crus sentir la terre se dérober sous moi ; nous demeurames interdits l'un & l'autre ; mais l'intérêt de mon infortunée Maîtresse étoit trop grand , pour ne pas rappeler promptement mes sens. Je l'interrogeai ; il connut mon impatience ; je vais, reprit-il, te satisfaire , & t'instruire en peu de mots de ce qui s'est passé. Tu connoîtras qu'il est des fatalités humaines que les plus sages projets ne peuvent détourner : cet homme alors me raconta son histoire, & me parla en ces termes.

J'étois, me dit-il, dans le Caravanfera d'Égly. Ce fut-là, que par une circonstance bizarre, j'entendis tramer la perte de l'Emir Saheb, & l'enlèvement de son enfant. J'appris que l'Emir étoit gendre de Hassan, le Souverain d'Anna, qu'il avoit obtenu de lui la belle Hannem, sa fille, malgré toutes les instances du Muphti Fezula, qui dans le même temps l'avoit, d'autorité, demandée pour son fils ; j'appris que cet

te

te préférence, en faveur de Saheb, avoit été regardée comme un outrage par le Muphti; qu'il en avoit conçu une haine, ou bien plutôt une rage éternelle contre Haffan & toute sa famille; que par un ferment horrible il avoit juré que de ce mariage on ne verroit jamais un enfant prospérer sur la terre. J'appris enfin, que n'osant pas déployer ouvertement l'autorité qui étoit en ses mains, il offroit en secret de très-grosses récompenses pour qu'on lui livrât ce premier enfant de l'Emir; qu'il avoit même à cet effet acquis, à prix d'argent, plusieurs Esclaves de sa maison; & celui qui racontoit toutes ces choses, en étoit un, qui avoua n'être venu à sa suite, que pour trouver le moyen de le trahir plus sûrement.

J'eus le courage d'entendre ce projet, malgré l'horreur dont je fus d'abord saisi; mais dans le même instant j'en fis un autre; ce fut de le prévenir, & de préserver, par mes soins & par mon adresse, Saheb & son enfant, dont les malheurs

heurs

heurs excitoient d'avance ma pitié, & suffisoient bien pour porter ma vertu à tout entreprendre.

Pour réussir avec moins de danger, je me mêlai parmi plusieurs Pèlerins qui revenoient de la Mecque; je me vêtis comme un Pèlerin moi-même, sçachant combien, sous cet habit, on est respecté; & en cet état je me présentai devant l'Emir ton Maître. Souviens-toi que tu me remis sa fille dans le moment même que les Brigands se présentèrent pour l'attaquer. Je ne sçais quel parti tu aurois osé prendre à ma place; mais voici celui que je pris. J'enlevai l'enfant dans mes bras; je le couvris de ma robe; j'aperçus une secresse; je m'y abandonnai; je marchai dans les ténèbres; je compris que ce devoit être un sentier souterrain; je le suivis sans répugnance, n'ayant à fuir que la lumière du jour; je portai dans mes bras cet enfant, qui par ses cris perçoit mon ame, & sembloit déjà connoître & pleurer ses malheurs; mais je le fauvis, & le sentiment d'une action si généreu-

se, ranimoit mon courage & mes forces; c'est ainsi que j'errois, à l'avanture, dans ce noir sentier, où aboutissoient plusieurs cavernes; je les traversai ces cavernes, & je continuai une marche incertaine long-temps.

Cependant à force de porter mes pas en avant, un bruit sourd, un murmure effrayant se fit entendre; je marchai toujours; le bruit augmenta; ce murmure devint bien-tôt un mugissement épouvantable; & tel qu'eût été pour moi l'affreux abord des enfers; lorsqu'un rayon de lumiere parut soudain sur ma tête; je levai les yeux; je vis la voûte entr'ouverte; je me ranimai, voyant que plus je marchois, plus la lumiere étoit grande; je découvris le Ciel & la Terre. Enfin, je me dégageai de ces routes ténébreuses, & ma surprise fut sans égale, lorsque je me trouvai sur une plage aride, & que je vis une mer & des flots agités. Je te laisse à penser la terreur qui me faisoit; mon premier soin fut de voir en quel état étoit ce malheureux

reux

reux enfant dont j'étois chargé; je découvris son visage, & j'y vis la pâleur de la mort; je n'en pus soutenir l'aspect; je sentis mes forces épuisées; je m'appuyai sur une roche, & y demeurai quelques momens, pour me remettre de mes fatigues, & rétablir mes sens troublés. Je ne revins pas à moi sans peine, & quand toute ma raison m'éclaira, je n'en fus que plus à plaindre, me voyant seul sur cette plage, privé de tous secours, par la faute que j'avois faite de laisser mon Esclave au Caravanfera, ou plutôt par le malheur des circonstances, qui ne m'avoient pas permis de l'emmener avec moi. Je réfléchissois amèrement sur ces choses, & portois mes regards à l'aventure; je vis une vieille femme qui descendoit du haut de la roche où j'étois; j'implorai son assistance; elle vint à moi; je la priai de me dire quelle étoit cette terre; quelle étoit cette mer; elle m'instruisit avec charité; elle m'apprit que j'étois à un mille du Caravanfera d'Egly; que cette Côte étoit celle de Baruth.

D ij

Elle

Elle m'emmena dans sa Cabane qui étoit voisine elle y prit soin de mon enfant; car c'étoit le mien, puisque son fort excitoit en moi la douleur & la tendresse d'un pere; & qu'en effet je me sentis consolé & encouragé de nouveau, lorsque je le vis quelques heures après, bien reposé & bien rétabli, pendant le peu de séjour que je fis dans la Cabane de la vieille femme. Je l'interrogeai sur les moyens que j'avois à prendre pour sortir de cette plage, & retourner à ma patrie; mais tous ceux qu'elle m'indiquoit, me paroissoient aussi périlleux à entreprendre, que fatiguans à executer.

Elle me conseilla, pour me résoudre, d'attendre l'arrivée de ses trois fils, & j'appris que ses trois fils qui demeuroient dans la cabane avec elle, étoient des Pêcheurs, qu'elle étoit montée sur la roche, pour tâcher de reconnoître la voile de leur petit vaisseau, qu'elle l'avoit enfin découverte, & qu'elle étoit descendue comptant que ses fils alloient arriver. En effet,

ils

ils arrivoient au moment même qu'elle m'en parloit. Nous fortimes & fumes au - devant d'eux: je les instruisis de mes peines, & de mes inquiétudes; & ces trois fils vertueux comme leur mere y prirent part, & m' offrirent leurs services. Je formois déjà le dessein de leur demander azile pour quelques jours dans la cabane où ils demeuroient, espérant d'y être ignoré, & de parvenir à sçavoir secrettement quelle auroit été la fin de la tragique aventure de Sahab: mais lorsqu'ils me racontèrent que cette plage environnée de rochers escarpés, étoit une retraite de Brigands, qu'ils y venoient par les fouterrains que j'avois pratiqués moi-même, qu'ils s'y établissoient en sûreté, d'abord après qu'ils avoient commis quelques ravages aux environs qui les forçoient à se cacher; je fus si fort effrayé, je les crus si près de moi, que je priai ces Pêcheurs d'avoir pitié de mon état, & que j'obtins d'eux de passer dans leur barque, & de m'exposer à tous les dangers de la mer, qui

D i i j

étoit

étoit alors fort agitée, plutôt que de demeurer sur cette terre criminelle un moment de plus.

Je ne me donnai que le temps d'adresser à leur mere une priere nouvelle, c'étoit de se transporter au Caravanfera, de s'informer de mon Esclave, de le chercher, de le trouver, de lui apprendre tout ce que j'avois fait & tout ce que j'allois faire, de lui porter ordre de ma part de s'attacher au service de l'Emir Saheb, au cas qu'il vécût encore, de suivre & de secourir le pere, avec autant de courage & de zele que je secourois l'enfant, d'instruire ce pere infortuné, de mon nom, de mon état, de ma demeure, pour qu'il pût y retrouver sa fille dans un temps plus heureux, & de l'assurer que je ne ferois plus de ma vie d'autres vœux au Ciel que celui-la.

Je repris ce triste objet de tant de désastres, je le portai à la barque, j'y montai, les trois Pécheurs remirent à la voile, au risque de se briser mille fois contre les écueils. Leur audace

&

& leur habileté nous en fauverent; nous nous vîmes bien-tôt dans la grande mer, & la violence des vents ne servit plus qu'à accélérer notre navigation. En peu de jours nous nous reconnumes dans l'Archipel, & arrivames à l'Isle de Scio ma Patrie, & enfin dans l'habitation que j'y possède. Ce fut alors, que considérant par quels travaux, par quels efforts j'avois pû fauver les jours d'un enfant que le hazard m'avoit remis, que me rappelant par quelle fortune j'avois pû le transporter des terres de Syrie jusques en ma maison, que ravi de joye, d'avoir accompli une si belle œuvre, je formai le projet d'une autre, qui n'étoit pas moins digne de moi. Ce fut de m'attacher à cette jeune créature, de l'élever, de la cherir avec un cœur de pere; & de garder un secret inviolable sur l'affreuse catastrophe qui l'avoit fait passer en mes mains, dans la pensée que si le Ciel prêtoit secours à l'Emir son pere, il seroit assez-tôt de l'instruire, lorsqu'elle apprendroit en même temps



que son pere lui feroit rendu, & que si au contraire les immuables destinées avoient conformé la perte & la ruine entiere de cette famille, vivant près de moi, dans une ignorance profonde de tant de malheurs, elle n'en auroit ni le souvenir ni l'image, & n'en sentiroit aucunement les effets; & je me félicitois de cette extrême réserve, voyant réellement la fille de l'Emir Sahab sous le nom de Daïra que je lui avois donné, croître & s'élever sous mes yeux, ne connoître sur terre d'autre pere que moi, contente de la simplicité de son état, & d'un avenir doux & simple, de même qu'elle comptoit lui être préparé; mais cette paix du cœur, & de l'esprit, dont elle jouissoit dans l'ignorance de son sort, ne calmoit point mes inquiétudes sur elle; je les sentois au contraire augmenter avec les années, d'autant que d'une saison à l'autre, son adolescence se formoit, sa taille s'élevait, que les beautés qui se developpoient en elle, attiroient sur elle déjà tous les regards

des

des Habitans de l'Isle, & faisoient leur principal entretien. Je ne voyois point depuis douze années revenir mon Esclave, que j'avois laissé au Caravanfera près de l'Emir son pere; tout me fit conclure & juger, que mon Esclave étoit perdu pour moi; & je ne doutai plus que l'Emir ne fût perdu lui-même. Qu'en arriva-t-il? c'est que sa fille infortunée ne m'en devint que plus chere, c'est que je n'en fus que plus ardent à lui chercher un établissement digne d'elle: j'étois connu d'Aly Oglou qui regne en ces lieux; sa probité & ses bontés pour moi méritoient toute ma confiance; je lui écrivis sur tout ce qui s'étoit passé; je lui racontai ce que j'avois osé entreprendre, & ce que j'avois accompli depuis le meurtre de Saheb; je lui peignis les charmes de sa fille; je la lui proposai pour en faire son épouse, son cœur en fut flatté, & rien ne le retint que la peur qu'un mariage aussi célèbre ne vint à la connoissance du Muphti Fezula, dont il jugeoit bien que la haine étoit

une haine Perfanne, qui fubfiftoit toujours, puis-
que fes vengeances fur le pere n'étoient point
encore affouvies fur l'enfant; & tu vas voir qu'il
ne fe trompoit pas. Je redoublai cependant mes
foins & mes démarches auprès d'Aly Oglou.
Tout fut convenu, & je ne m'occupois déjà plus
qu'à confommer les fomes d'argent que j'avois
pu acquérir jufqu'alors, pour parer Daira d'étof-
fes précieufes, pour orner fa tête des plus ra-
res pierreries, pour la mettre dans un appareil
digne du rang où je la faifois monter; lorsqu'un
foir, au coucher du Soleil, un homme entre
chez moi, & demande à me parler feul. Je re-
connus un Capigi Bachi; j'en frémiss, je le fuis,
me dit-il, voilà par écrit l'ordre du Sultan, con-
firmé par le Muphti, qui te commande de me
livrer à l'inftant la fille de l'Emir Saheb, que
tu as enlevée à fon pere, & que tu ofes garder
comme une Efclave dans ta maifon depuis tant
d'années; le Sultan la demande pour la retenir
auprès de fa Hauteffe, pour réparer par fes bien-
faits,

faits, les affronts qu'elle a soufferts chez toi. Hélas ! Seigneur , lui dis-je , vous ne pouviez m'annoncer une plus heureuse nouvelle ; je n'ai jamais connu l'Emir dont vous parlez : sa fille est tombée en ma maison par un coup du fort bizarre & inoui ; la pitié seule m'a fait prendre soin d'elle, en attendant qu'on vint la réclamer ; personne n'a paru jusqu'à ce jour ; je ne sçavois déjà plus à quoi me résoudre à son égard, puisqu'en effet une fille de sa naissance & de sa dignité, ne peut être chez un pauvre Marchand comme moi, qu'un fardeau de plus en plus embarrassant, & onéreux. Que le Ciel, m'écriai-je, bénisse à jamais le Sultan notre Maître, dont la bonté s'étend jusqu'à recevoir de mes prophanes mains, cette jeune Princesse pour la retirer de l'avilissement où elle est, pour lui faire connoître une vie toute nouvelle, & la rendre heureuse & glorieuse autant qu'elle mérite. Permettez, lui dis-je, que je la prépare à cet admirable événement, que je lui apprenne par degrés

grés son histoire qu'elle ignore, & que j'ai cru devoir lui faire ignorer jusqu'à ce jour; permettez, qu'après lui avoir fait le récit de tous ses malheurs passés, je lui annonce, avec les mêmes égards, le rétablissement de sa fortune, les honneurs qu'elle doit désormais espérer; elle est dans un âge tendre, & je lui connois une ame si vive & si sensible, que si nous allions tout-à-coup la frapper de tant d'évenemens à la fois, elle ne soutiendrait jamais sa joye & son étonnement; ce seroit en elle une révolution subite qui mettroit sa vie en danger.

Par ce discours j'obtins du Capigi Bachi de différer d'un jour, & nous convinmes que le lendemain à la même heure, je remettrais Daïra entre ses mains. Le perfide Muphti n'avoit pas poussé son artifice assez loin: le Capigi Bachi étoit de bonne foi, il n'avoit point connoissance des vrais motifs de l'ordre dont il étoit porteur; il ignoroit que cet ordre n'étoit qu'un stratagème pour couvrir les criminels projets du

Per-

Perfan. Mon acquiescement, mon indifférence apparente acheverent de le tromper; il se retira: tous les momens furent alors importans pour moi, je n'en perdis pas un. Je me rendis dans la chambre de Daïra; je m'imposai une contenance aussi tranquille que je le pus; je lui déclarai son mariage avec Aly Oglou: elle n'y répondit, hélas! que par des larmes & des gémissemens qui me désespérèrent, & qui pensèrent arracher de moi le funeste secret que j'avois gardé jusqu'alors; mais je la respectois trop dans ses douleurs, pour lui porter un si terrible coup: elle n'y auroit pas survécu un moment. Je m'obstinai donc à la sauver malgré elle-même: j'employai toute la nuit à la calmer, à la fléchir; le jour parut, ses cris ne firent que redoubler: poussé enfin d'une fureur que son intérêt seul m'inspiroit, j'entrepris de la ravir moi-même, & en effet, je l'enlevai hors de ma maison; je me fis transporter avec elle sur le port; je m'embarquai seul avec elle sur un vaisseau qui

m'at-

m'attendoit, nous partimes, & peu de jours après arrivâmes en Syrie.

Les Gardes, les Officiers de la Maison du Pacha ont reçu Daïra comme l'épouse de leur Maître : nous sommes entrés dans la Ville d'Alep, tout y a retenti d'acclamations & de chants à sa gloire, dont la fille même de Saheb eût dû être satisfaite ; les Peuples en foule l'attendoient à la Mosquée ; le Pacha étoit prêt à lui donner sa main, & c'est dans cette circonstance la plus fortunée de sa vie, & la plus délicate, qu'on a vu de nouveau sortir de sa bouche des cris, des gémiffemens, des imprécations criminelles contre l'époux qu'on lui donnoit : c'est dans cette situation la plus digne de ses vœux qu'elle outrage l'honneur du Pacha, avec une violence & une hardiesse, qui de la part de toute autre auroient été suivies d'une mort soudaine.

La clémence du Pacha d'Alep est sans égale, me disoit ce vertueux Marchand ; il m'a appelé,

pellé, il m'a confié ses peines, il m'a inspiré lui-même de venir trouver cette infortunée coupable dans son obscure prison, & d'employer les dernières ressources pour rétablir l'ordre dans ses idées, pour la faire consentir à ses devoirs, & à faire cesser ses disgraces: mais, hélas! s'écria ce Marchand avec le cœur d'un père désolé, elle est aujourd'hui la même sous la puissance, & dans les châtimens d'un Maître irrité, qu'elle étoit ci-devant, lorsqu'elle se sentoît libre en ma maison: elle m'a réduit à la frapper du dernier de mes coups, & je vois que je l'en ai accablée & que peut-être ce sera tout leur effet: j'en tombe accablé moi-même: je remporte avec moi des douleurs égales à celles que je lui cause. Cher Eunuque! reprit ce généreux homme, les yeux en larmes fixés sur moi, s'il me reste un espoir pour ses jours, je le mets en tes mains; tu fus à ses pères, tu as exposé déjà ta vie pour elle; la voilà sous ta garde; je la recommande à ta pitié & à tes soins; quant
à

à moi, me dit-il, je quitte ces lieux & vais errer de contrée en contrée; j'ai sauvé l'infortunée Daïra des mains du Muphti, j'ai défobéi aux ordres du Sultan mon Maître; j'ai tout à craindre désormais: un Esclave est parti de Scio peu de jours après moi, & m'a appris que déjà mes biens sont confisqués, que ma maison est au pillage, & qu'on me cherche par-tout. Ces premiers traits de vengeance m'apprennent, qu'on m'en réserve d'autres; il faut m'en garantir, il faut que j'abandonne ma patrie, ainsi que mes biens, pour fuir dans quelque climat étranger, & y passer mes tristes jours dans la misère & dans les larmes, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu de Mahomet d'en ordonner la fin.

Par ce discours, oh! Daïra, oh! tige digne de renaître sous des astres plus propices! j'appris combien leurs influences criminelles avoient poursuivi tes premiers ans. J'appris, oh! mon Maître! oh! mon cher Maître! j'appris que l'enfant de tes enfans que je regrettois, que je pleu-

rois

rois depuis douze années, étoit cette jeune infortunée, cette Daira, percée de mille douleurs, gémissante, désespérée, étendue par terre au pied d'un ciprès funébre, dans une infame prison. Oh! juste Ciel! & je me vis, moi malheureux Esclave du Pacha, condamné par ce nouveau Maître, à devenir l'ordonnateur de ses tourmens, & l'éternel témoin du plus triste spectacle qui pût jamais dans la nature s'offrir à mes yeux: toute ma tête se fillonna de cette épouvantable pensée: je devins tout-à-coup à moi-même, un objet d'exécration: je ne me crus pas digne de respirer un moment, & j'allois me précipiter dans le canal du Soïc, pour passer dans les abîmes de la nuit sans fin, quand un élanement de son ame presque expirante, porta un cri jusqu'à moi, & rappella toute la mienne à son secours. Je n'eus plus dès ce moment, que son secours en vue: j'embrassai le Marchand de Scio, ce saint personnage, que sa piété pour elle, ont mis dans un si déplorable état: je l'em-

Tome II.

E

brassai



brassai de toute la tendresse de mon cœur : je le quittai pour voler à ce triste cyprès, au pied duquel je vis Daïra ta fille, la tête renversée, & toute sa personne céleste sans vie & sans mouvement; mes soins près d'elle prospérèrent: les forces lui revinrent; & alors, si j'eusse été seul, sans doute que j'aurois tenté son évafion, quitte à subir une mort infaillible; mais nous étions trois autour d'elle, & je n'aurois fait que périr, sans parvenir à la remettre en liberté. Je me vis donc réduit à dissimuler, & à faire tous les efforts possibles pour garder en sa présence un silence absolu sur l'histoire de sa vie. Je me conduifis à l'exemple du Marchand de Scio: ses réflexions sur l'importance du secret, me furent toujours présentes; je voyois que pour la conservation d'un si précieux enfant, ce secret devoit être à son égard même, inviolable: aussi n'avois-je près d'elle que l'apparence d'un Esclave, honoré de la confiance de son Maître, & seulement à distinguer des autres, par mon zèle

le

le à la servir: ce mystere le soutint, & nous parvinmes ainsi jusqu'à l'effroyable catastrophe ou j'ai cru voir sa perte irremissible, & celle de son Amant. Quel spectacle! oh Ciel! mes sens en sont encore émus. Je ne sçais quelle terreur me faisoit, lorsque j'ose encore y penser. Oh! fille de Saheb! que Zoah, ton fidele Esclave, a souffert pour toi de mortelles allarmes. Te dirai-je ce que le Ciel m'inspira pour te sauver, lorsqu'après ce combat funeste, je vis ton téméraire Amant, enlevé & transporté hors du Sérail plus mort que vivant, & que j'eus tout à prévoir & tout à craindre pour toi, des suites de cette affreuse aventure? Oui, je te le dirai, parce que je veux que mon Maître sçache que j'ai été constant dans mes devoirs, mais plutôt, parce que je veux rendre hommage à ta vertu, & que je crois que pour les cœurs qui l'aiment, elle ne peut être trop manifeste & trop célèbre.

Je pris un sabre d'Aly; je fus remettre ce sabre en ses mains; je me jettai à ses genoux; je

E ij

lui

lui offris ma tête pour la tienne ; à peine daigna-t'il m'entendre ; il me confondit d'un regard de pitié ; & voici quelle fut sa réponse. Zoah, me dit-il, tu crois que l'on peut punir une tête coupable ; cette pensée te rend coupable toi-même à mes yeux, & je ne pardonne qu'à l'intérêt qui t'anime ; mais lorsque tu veux, reprit-il, fauver les jours d'une femme que toutes les Loix condamnent à périr, & que je considère une criminelle, que je n'ai connue dans mon Sérail que par sa haine, ses fureurs, que par ses attentats ; une criminelle que j'ai voulu recevoir comme une épouse ; qui n'a répondu à mes sentimens que par des outrages ; que j'ai tenté d'humilier vainement, & dont l'orgueil s'est accru de mes bontés comme de mes rigueurs ; une criminelle enfin, toute embrasée d'amour pour un barbare ; capable dans mon propre Sérail, de s'armer avec lui contre moi ; capable de porter l'audace, la rage & la folie, jusqu'à m'arracher le poignard que je porte, pour m'en percer le cœur ;

cœur ; pour m'immoler elle-même , au perfide qu'elle aime. Certes, reprit Aly, tant de crimes, tant de forfaits ensemble parlent pour elle, & doivent déterminer sa grâce & son pardon. Zoah, me dit-il, d'une voix touchante, & qui pénétra mon ame; on ne se livre point à de semblables excès; on ne tombe point dans un semblable égarement, que lorsqu'on a perdu tout usage de la raison. Certes, dit-il, je la jugerois plus coupable, si elle m'avoit moins offensé; je la plains, & je veux la sauver comme toi. Cependant la Loi commande; il faut lui obéir; je ne puis la dispenser, pour l'exemple du Sérail, de lui faire subir les formes d'un jugement rigoureux; mais comme je n'ai que son salut pour objet, tu n'en dois rien craindre: tu assisteras au Divan; tu y parleras à ton tour; tu y prendras sa défense, & ton avis fera le seul que je suivrai. Oh! clemence! oh! grandeur d'ame! vraiment digne des enfans du Prophète, & que le vénérable Aly a portée plus loin qu'eux; car

tu ſçais qu'il te remit en mes mains ; qu'il me donna la liberté ; qu'il me promit un don de cent ſéquins ; mais tu ignores combien fa bonté s'eſt étendue ſur toi-même ; tu ignores que ſi j'ai reçu les cent ſéquins pour moi ; j'en ai reçu pour toi deux mille , que je dois employer à tes beſoins ; qu'il m'a chargé de t'équiper en femme de ton rang , & de te conduire loin de ta vraie patrie , en des lieux de ſureté. C'eſt ce que j'étois tout prêt à faire ; c'eſt ce que je venois ici te propoſer ; mais puifque le Ciel nous rend ici même mon auguſte Maître , ton vénérable ayeul ; me voilà ſon Serviteur toujours fidele ; ſon Eſclave toujours zélé ; j'attens ſur tout ce qui te regarde , l'honneur de ſes commandemens.

Fin de la troiſième Partie.

DAÏRA.



DAIRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

QUATRIEME PARTIE.

ZOAH finit son discours ainsi; mais tant d'événemens, tant de prodiges, tant d'énormes images nous parlerent long-temps après lui. Nous en demeurames séparément confondus, interdits, sans que mon ayeul, sans que Ferri lui-même prononçât une parole. Quant à moi, mon histoire fermentoit si fort dans ma tête, elle y fit des routes si étranges & si neuves, que j'en perdis bien tôt l'habitude de mes idées, que je sentis en moi une métamorphose totale, comme si mon ame en effet eût fait place à une autre, & que cette autre toute nouvelle & toute nue, eût reçu des discours & des récits de Zoah, un nouvel être, un premier fen-

timent. Je me représente un tendre enfant, qu'une puissance magique élèveroit subitement à l'âge de force & de raison, sans le faire passer par les degrés qui y menent; un enfant changé en homme, un homme qui ne se verroit plus enfant; je me représente cet homme neuf, étranger à lui-même, de qui les sens attentifs seroient ouverts à de nouvelles idées, & qu'on verroit tout-à-coup perdre de vuë & de souvenir, les soins frivoles, & les travaux puérides qui auroient occupé son bas âge, l'instant d'avant cette transformation. C'est ainsi que mes plus grands maux, que mes plus rudes peines s'évanouirent; que toutes les épreuves de ma triste jeunesse, ne parurent plus à mes yeux qu'un tableau vague; c'est ainsi que le premier enthousiasme qui m'emporta, fit taire mes sentimens accoutumés, les rejetta loin de moi, & m'éleva tout-à-coup à de plus hautes affections & à de plus grands intérêts. Fille de Prince Arabe, j'eusse voulu dès lors voler aux lieux de
ma

ma naissance, pour y revoir un pere adorable, qui dans ce premier mouvement, se peignoit à moi, vivant & régnaant parmi son peuple; comme s'il eût démenti lui même toute l'histoire de Zoah; comme si l'on m'eut donné la nouvelle subite, que ses précieux jours avoient été respectés des Brigands. Mais après m'être égarée un moment dans ces illusions, j'eusse voulu du moins me lancer dans les bras de ma mere Hannem, pour y recueillir ses larmes, pour y partager ses ennuis, pour l'accabler de mon amour & de mes caresses, & l'aider à supporter la perte de son époux infortuné; & j'étois intérieurement agitée de mes pensées & de mes desirs, lorsque nous remarquames que mon ayeul Hassan ne pouvoit plus soutenir la lumiere, qu'il étoit prêt de succomber sous le poids de tant d'infortunes. Ferri l'embrassa, & le porta dans la chambre voisine, où il prit quelque repos.

Il me vint alors en pensée de m'entretenir avec Razzivil. Que j'avois de choses à lui dire,

ou qu'elle en avoit à me conter ! Nous primes le temps que Zoah fut en ville y retenir des voitures, pour nous faire partir incessamment d'Alep. Razzivil s'approcha de moi, me prit & me ferra les mains : ma chere Daïra ! est ce vous que je revois , & dans quel état vous trouvaï-je ? Hélas ! que votre sort est digne de pitié ! je n'ose vous parler d'un Amant qui a traversé les Mers pour vous suivre, ni de son effroyable aventure dans le Sérail , où il s'est vu enlever sa précieuse Maîtresse , où peu s'en est fallu qu'il n'ait péri lui-même.

Oh Ciel ! m'écriai-je, Belzek respire encore ! En quelle partie du monde est-il ? Je n'ose souhaiter de le revoir ; il me croira morte : il est sans doute errant sur les Mers, depuis que le Pacha l'a fait embarquer ; méritoit-il un sort si triste , après ce qu'il a fait pour moi ? Non, certes, reprit Razzivil : il vous a suivi à Alep, il est homme à vous suivre au bout de l'Univers. Apprenez, ma chere Maîtresse, que le
len-

lendemain de votre enlèvement de Scio, il vint me dire : Razzivil, partons, volons aux lieux qui vont renfermer Daïra : je ne puis souffrir la vie éloigné d'elle ; je quitte tout, rien ne peut m'arrêter, partons. En effet, nous partimes, instruits que le Vaisseau de Fargani étoit destiné pour Alep : nous nous embarquames sur un autre avec plusieurs Passagers, qui d'aventure faisoient la même route. Le troisième jour de notre navigation, nous fumes attaqués par un Corsaire.

Le danger étoit grand ; l'équipage peu nombreux étoit tout disposé à subir la Loi des brigands ; ils entroient déjà dans notre vaisseau ; Belzek seul, que son ardeur d'amour rendoit invincible, prit une lance, fondit sur l'ennemi, & le força de capituler lui-même. Tout notre équipage alors éleva des cris de joye & de reconnaissance ; on lui offrit toutes sortes de présents, qu'il dédaigna ; mais un Etranger vénérable qu'il ne connoissoit pas, le pria d'accepter

un manuscrit de sa main, contenant les plus rares secrets. Il se nomma : c'étoit le fameux Bezzoudour, qui s'en retournoit à Samofat sa patrie. Ce fut par cet événement que Belzek instruit comme Bezzoudour, lui-même, tenta, pour vous voir, de pénétrer jusqu'à vous, & ce qui nous a prouvé qu'il l'avoit fait malheureusement & sans succès, c'est que nous l'avons vû passer dans les rues d'Alep, escorté de plusieurs Nègres, qui le menaient à Alexandrette, où il a dû s'embarquer.

Je me sentis fort soulagée par ce récit, Dans ce moment là même j'étois si fort agitée, mes sens étoient dans un si grand abattement par tout ce que je venois d'entendre, que je n'avois point assez de ma tête pour m'en occuper; je ne pensois plus qu'au lieu où nous allions nous rendre; Atabek & Ferri devoient en décider. Pendant ce temps, j'aperçus un Pigeon qui voltigeoit incessamment & obstinément autour de mes fenêtres; je m'en amusai; je lui en ouvris une, il y entra; je remarquai qu'il portoit un billet à son cou; le Maître de la mai-
son

son entra aussi-tôt, nous dit que ce Pigeon qu'il attendoit, depuis long-temps, venoit d'Alexandrette; il le prit, & détacha le billet: il y lut l'avis qu'on lui donnoit de l'arrivée d'un de ses vaisseaux; mais il y trouva ces mots ajoutés: oh! Daïra, où êtes-vous? Il nous parut inquiet du sens de ces paroles, Je ne lui donnai pas matière à deviner cette énigme. Je compris que mon Amant étant à Alexandrette, ne m'avoit osé dire que ces deux mots, pour m'apprendre qu'il y étoit; qu'il attendoit peut-être un vaisseau pour s'embarquer. Le Maître de la maison me dit qu'il alloit envoyer un autre Pigeon à Alexandrette, pour instruire ses Correspondans de ce qu'ils avoient à faire. Il fit devant moi un billet; il me le montra, j'y ajoutai ces deux mots: oh! Belzek, je respire. Je comptois que c'étoit bien assez lui dire que j'étois libre, & que j'allois trouver les moyens d'aller à lui. Le Marchand me laissa faire, plia le billet, l'attacha au pied d'un autre pigeon,

lui

lui ouvrit les fenêtres, le Pigeon s'envola, mais d'une aile rapide que j'eusse voulu pouvoir lui dérober. Ferri vint tout-à-coup nous dire qu'il y avoit du danger de demeurer dans cette Ville plus long temps; en effet, Zoah revint, nous amena des voitures, nous nous mimes dedans, & nous partimes aussi tôt, mais sans que je sçusse où elles nous menoient; moi dans la litiere d'Atabek, Razzivil dans une autre avec Zoah, & Ferri seul à cheval. Je tombai alors dans la plus grande inquiétude. Je regardois fixement mon ayeul qui me confidéroit de même, sans me dire quelle route nous prenions. Oh! ma fille, me dit-il, puissions-nous être à la fin de nos peines! Ce temps heureux n'arrivera qu'à la mort, ou à la justice qu'on fera du Muphti. Il est le maître dans cet Empire, le Sultan lui en abandonne les rênes, il veut un mal à toute ma race, dont nous ne pouvons nous garantir que par la fuite; ma chere Hanem, le premier objet de ses poursuites, ne vit plus! Hélas! mon
pere,

pere! m'écriai-je ; mais reprit-il, la rage de ce Muphti vit encore, & nous pourfuivra toujours. Nous allons nous retirer en filence, nous allons joindre ton pere infortuné qui ne t'a point vûe depuis ce jour affreux, où le Pélerin de la Méque fut chargé de te dérober à la fureur des brigands; il se croit sans doute assez malheureux pour avoir tout perdu; quels transports ne lui causera point ta présence! J'en juge par ceux que tu m'as causés; j'en ai senti mon ame toute prête à me quitter; je n'en suis point encore remis. Hélas! m'écriai-je, je reverrai donc un pere si cher! En quel pays allons nous le joindre? Y arriverons-nous bien-tôt? Nous ne le reverrons point, me dit-il, dans l'état fortuné où le Ciel l'avoit fait naître: depuis que par un miracle il a échappé à la fureur des assassins du Muphti, il s'est retiré dans un secret azile; Ferri que tu vois; est notre bienfaiteur; comme il n'est point sujet du Sultan, il brave la colere du Muphti, & nous met l'un & l'autre à l'abri
de

de ses violences, dans un Château fort éloigné de toute Habitation; nous allons en Cypre, ma fille, & c'est-là que nos communs malheurs nous réuniront.

Je viens moi du fond de l'Arabie; il m'a fallu passer par Alep, dans ces deserts, où le destin t'a présentée à moi, dans l'appareil le plus étrange, le plus honteux & le plus misérable; je m'en vais à Alexandrette; je m'y embarquerai pour passer en Cypre, pour y joindre mon fils Saheb: c'est-là, qu'avec toi, avec Ferri, nous nous retirerons, nous vivrons secrètement jusqu'à ce qu'il plaise au Maître des destinées, d'en ordonner autrement. Que de graces nous avons à rendre à ce généreux bienfaiteur! Il nous tend la main, quand tout le monde la retire; seconde-moi, mon enfant, dans les mouvemens de reconnoissance que nous devons tous lui adresser. Nous allons donc à Alexandrette, dis-je à mon ayeul; je ne pensois alors qu'à mon Amant, le rouge me monta aux joues en
pro-

prononçant ces paroles, je crois qu'Hassan le remarqua; mais ne pouvant en pénétrer la cause, il ne m'en parla pas, & je demeurai moi-même dans un profond silence, occupée d'idées confuses sur le sort de Belzek, ne sachant pas s'il étoit encore à Alexandrette, ou s'il en étoit parti; s'il devoit croire que je fusse libre, s'il pouvoit penser que j'allois dans ce Port, que nous pourrions nous y retrouver, nous y entretenir, nous dédommager l'un par l'autre, de nos traverses communes; j'eus l'esprit si occupé tout le temps que nous fîmes la route, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de prononcer un seul mot. Lorsque tout-à-coup nous fumes surpris de la présence d'un homme qui nous étoit inconnu, qui par ses vêtemens nous parut être un Calender; mon religieux ayeul fit arrêter ses voitures, & lui demanda sa bénédiction pour le succès de notre voyage. Ferri qui marchoit devant, s'arrêta, vint à nous, pour sçavoir ce qui se passoit; le Calender leva les yeux, son cha-

pelet à la main, & nous peignit son état digne de commifération; fa voix entrecoupée de foupirs, parvint jufqu'à moi; je le regardai à plusieurs reprises, je le fixai; fa figure noble & trifte m'intéreffa, fa voix touchante & fenfible me rappella celle de mon Amant; à force de le confidérer, je le demêlai au travers de fes déguifemens; il m'adreffa la parole à moi-même, c'étoit mon Amant. Grand Dieu! c'étoit lui-même: Madame, me dit-il, ayez pitié de l'homme qui fe présente à vous! Il me prit alors une vapeur fi fubite & fi étrange, que je tombai en foibleffe dans les bras de mon pere; je n'eus pas la force de lui répondre. Oh! faint homme, lui dit mon ayeul, prie le Dieu tout puiffant qu'il conferve cette jeune créature; fon fort eft digne d'intéreffer fa clémence: nous allons à Alexandrette; nous n'avons plus qu'une demie-journée, de-là nous paffons en Cypre; fi tes prieres nous font faire ce voyage fans péril, nous l'attribuerons à la fainteté de tes œuvres.

Je

Je relevai ma tête avec peine, je rouvris les yeux toute tremblante, le Calender n'y étoit plus. Les larmes alors coulerent de mes yeux en si grande abondance, que mon ayeul en fut surpris, & m'en demanda la raison; je ne pouvois parler, la voix me manquoit, les mots s'égaroient sur mes lèvres mourantes, comme si j'eusse été au dernier moment de ma vie: la connoissance me revint peu à peu, je sentis le danger que je courois en présence de Hassan, plus encore à la vue de Ferri, que je regardois déjà comme un homme sévere. Je les vis l'un & l'autre, fort agités de la présence de ce Calender, ne sachant pas comment son apparition m'avoit pû jetter dans un semblable état: je repris à la fin mes sens: mon pere! m'écriai-je, je l'ai reconnu, ce Calender; je ne puis m'y tromper; c'est le même homme que j'ai vu à Scio, qui m'a prédit que tout le cours de ma vie ne seroit jamais qu'un cours d'infortunes accumulées les unes sur les autres, & celles qui

me sont arrivées jusqu'à ce moment, se sont trouvées toutes présentes à mon imagination. Mon ayeul & Ferri s'occupèrent à me donner des consolations, d'autant plus vaines & plus hors de place, qu'ils ne se doutoient pas des vraies causes du tourment que je souffrois alors. J'eus tout le temps de réfléchir le reste du voyage, au prétendu Calender; c'est son amour, disois-je en moi-même: ce sont les persécutions que nous avons éprouvées l'un & l'autre, qui lui ont causé le désespoir où il est, & lui ont fait prendre le parti de se jeter dans une si terrible réforme; & l'adieu qu'il m'a fait, est sans doute le dernier de sa vie: ce sont les restes d'une flamme expirante, qui lui ont arraché tantôt de nouvelles plaintes & de nouveaux soupirs; mais quel chemin prenoit-il? le chemin d'Alep, où sa tête est à prix: conservez-la, grand Dieu; & si je suis destinée à ne le voir plus, qu'il me reste au moins la consolation d'imaginer qu'il sera heureux: hélas! pourroit-il l'être,

tre, s'il faut qu'il soit privé d'un amour qui s'étoit si bien emparé de son ame, & qu'il soit condamné à ne me revoir jamais?

Enfin, enfin nous vîmes la fameuse Tour de cette Ville; nous 'y arrivâmes, il y faisoit un grand jour; je jettai mes regards de tous côtés; Je cherchois inconfidérément Belzek, qui ne pouvoit paroître; je n'osois faire connoître mon trouble, & cependant tout me déceloit. Je demandai à Haffan, si pour nous refaire de la fatigue du voyage, nous ne pourrions pas y séjourner un peu; mais il vouloit passer outre; un vaisseau étoit prêt à partir, nous le montâmes, il nous mena en cette Isle en deux journées; nous y abordâmes au Port de Salamine, d'où traversant un Pays spacieux, nous arrivâmes enfin au Château de Ferri; Château fatal! où j'ai compté consommer mes malheurs & ma vie. Mon premier soin fut d'aller me jeter aux pieds de mon pere; je parcourus le Château, le Parc; mon pere n'y étoit plus: nous apprimes

par des Esclaves, qu'il étoit parti depuis plusieurs jours, & personne ne put nous apprendre de quel côté il avoit porté ses pas.

Mon ayeul fut grandement surpris de cette nouvelle; j'en fus frappée comme de la foudre; Ferri en fut saisi lui-même, & conferné. Nous demeurâmes en cet état plusieurs jours, pendant lesquels mon ayeul, que ce dernier coup engloutit, sentit ses forces diminuer, & comprit qu'il étoit près de sa fin. Ferri, Razzivil & moi, nous nous appliquames près de lui, nous lui donnâmes tous nos soins; mais l'Ange de la mort avoit ordonné sa dernière heure, & elle arriva. Alors ce saint Vieillard, de qui les yeux en larmes, je tenois la main enveloppée dans les miennes, me dit: ma fille, je vais te laisser sur cette terre, & je t'y laisse sans parens; le départ de ton pere me cause la mort; tu te trouves ici étrangere, sans reffource, sans consolation; mais voilà Ferri qui nous a soutenus dans nos malheurs, par l'hospitalité qu'il a exercée
envers

envers nous; je ne puis reconnoître dignement tout ce qu'il a fait, qu'en t'unissant avec lui: Dieu veuille m'accorder encore assez de temps, pour que mes derniers regards puissent en être témoins.

Mon ayeul me fit frissonner par ces paroles; je demeurai un temps sans lui répondre; je le priai de ne songer qu'à sa santé, que c'étoit son état qui m'occupoit, qui m'empéchoit de penser dans ce moment à d'autres intérêts. Ferri se présenta à moi, & me demanda ma parole d'un ton qui me parut absolu; je ne la lui donnai point; mais pendant cet état de contrainte, j'eus la douleur de voir ce Vieillard vénérable prêt à rendre le dernier soupir, ses membres roidis, ses yeux éteints, ses paupieres fermées; il finit dans mes bras ses tourmens & sa vie, & je me trouvai dans le moment, à la merci d'un homme dont la fierté me choquoit, que je ne connoissois point, que je ne voulois point connoître; dans un Pays aussi étranger pour moi sans

espérance & sans ressource, sans pouvoir imaginer les moyens de m'en débarrasser. Malheureuse ! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je donc fait pour éprouver cette continuité de misère ? Je perds mes pères, je perds mon Amant ; me voilà sous la puissance d'un homme qui se rend mon Maître : je suis dans son Château : je n'en puis sortir ; & quand cela me seroit possible, où irois-je ? où trouverois-je seulement la liberté de pleurer ma destinée ? Mes pleurs ne tarissoient pas, quelquefois il m'échappoit des gémissemens & des cris, que j'avois bien de la peine à retenir ; & j'étois un soir en cet état d'abandon de moi-même, couchée sur le gazon, au pied d'un palmier, accablée de fatigues, j'y tombai dans l'assoupissement : ce fut le premier repos que je pris dans ce lieu. Il regnoit alors dans les airs une fraîcheur & un calme bien capables de retirer l'ame entierement, & de la livrer au plus doux sommeil ; le mien ne fut qu'imparfait, que mille songes divers vinrent traverser : je crus enten-

dre

dre les accens plaintifs d'une voix, exprimer l'amour le plus tendre, le plus vif & le plus malheureux, & je m'abandonnois à ces songes, d'autant que je pensois à l'admirable Amant qui me juroit une éternelle fidélité.

Il se passa des mouvemens dans mon cœur, qui me réveillèrent à demi; j'entrevis au travers de la nuit une personne près de moi, prosternée à mes pieds, tenant ma main engagée dans les siennes; nous demeurâmes tous deux quelque temps dans la même attitude; & je pensois rêver encore, quand je crus entendre une voix très-basse, tenir ce langage: Regnez, regnez, cheres ténébres, enveloppez-moi toujours du voile impénétrable qui dans ce moment couvre l'Orient: c'est par vous, oh sombre nuit! que j'ai l'audace d'affronter mille dangers, & que je me tiens ici rampant & prosterné près d'une fille de Génie: c'est par vous que j'ose librement poser mes lèvres sur la poussière que ses pieds ont pressée, cueillir les gazons sur lesquels elle

repose, & enfermer dans mes mains, la main précieuse, dont le seul toucher m'enflamme & me consume.

J'avoue que ces paroles jetterent dans mes sens un trouble & une agitation qui m'émeut encore quand je les rappelle. Hélas! m'écriai-je, en me réveillant, où suis-je? & qu'ai-je entendu? qui donc me parle? à moi malheureuse femme abandonnée, condamnée à des douleurs sans fin? est-ce un Ange consolateur que le Prophète m'envoie, pour m'aider à soutenir le poids de mes infortunes? qu'il se retire, qu'il me laisse, j'aime mieux y succomber.

J'entendis alors plusieurs soupirs, & la même voix me répondit. Si j'étois l'Ange ou le Génie qui préside à vos destins, oh! ma Daïra, je n'aurois pas besoin de l'obscurité qu'il me faut; je soutiendrois la lumière de vos yeux & tout l'éclat de vos beautés, à la face du jour, malgré les ordres du cruel Ferri qui vous retient, qui vous renferme, & qui suivant l'ordre
de

de votre ayeul, doit incessamment unir votre destinée à la sienne.

A ces mots, je me levai brusquement ; je reconnus Belzek déguisé en vieille femme. Que fais-tu, malheureux, m'écriai-je ? tu cours ici des dangers qui m'effrayent plus que l'avenir que tu m'annonces : retire-toi au plus vite. Hélas ! si je pouvois sortir de ces jardins, je te suivrois comme un époux que je me suis donné, & dont rien n'est capable de me séparer entièrement, je t'en donne ma foi : fuis, te dis-je, & reviens cependant. Oh Ciel ! j'entends du bruit ; c'est Ferri, c'est lui-même ; en effet, il arriva, il me surprit tout frémissante. Jeune femme, me dit-il, vous ne sçavez pas à quoi vous vous exposez dans ces bois seule, vous vous éloignez de moi lorsque tout conspire à nous unir ! venez, rentrez, & vous regardez dés-à-présent comme une épouse que votre ayeul m'a donnée. Ferri conclut en effet notre hymenée ; nous étions à la veille ; il me parloit, déjà en souverain maître, ou du moins

moins je le pensois, parce que j'étois bien loin d'y consentir. Ce fut cette même veille que je feignis une maladie, que je passai foiblement en apparence dans l'appartement qui m'étoit donné, & que le moment d'après je me rendis bien légère au lieu où j'avois déjà vû Belzek : il y étoit, il m'y attendoit ; mais Ferri tout-à-coup nous surprit , s'élança sur lui le cimenterre en main. Je ne vis que le danger de Belzek , je crus entendre les derniers soupirs de mon Amant. Meurs, lui crioit Ferri; meurs, barbare, qui viens audacieusement séduire une femme que j'aime, & qui doit être à moi. Leurs cimenterres se choquerent ; il ne me resta que la force de m'aller perdre dans l'épaisseur des bois : je m'y égarai dans ces bois, craignant toujours ses poursuites; & ton arrivée, homme charitable, fut cause du parti malheureux que je pris, ce fut de me poignarder, croyant que c'étoit Ferri lui-même, de qui je n'avois pas lieu d'espérer un meilleur traitement.

C'est

C'est dans ce déplorable état que tu m'as trouvée toute sanglante, & c'est par tes secours, par ton humanité, par ta piété, que je respire encore. Je ne sçais si j'en dois rendre graces à Dieu, s'il ne me prépare point quelque nouvelle catastrophe! je ne sçais si je n'aurois pas mieux fait de ne point survivre à la dernière: elle étoit pour moi la fin des choses. Mais puisqu'il étoit écrit dans le Ciel que je te devois de si puissans secours, je m'y suis soumise, & je ne te demande qu'un peu de repos.

Oh Ciel! oh malheureux enfant, m'écriai-je! Quelle source de misere! quelles traverses! quelles extrémités ont accompagné le cours de votre vie. Bénissons Dieu de vous avoir conservée, & permettez que je m'en fasse honneur, puisque j'y ai eu part. Je ne suis ici que depuis peu de temps; il faut que le Ciel m'y ait fait tomber tout exprès, pour vous préserver d'une mort infaillible. Vivez, mon enfant, vivez! reprenez vos forces & votre courage. Je
vous

vous offre ici tout ce qui est en mon pouvoir; passez-y tranquillement le reste de vos jours; inconnue, si vous le voulez, personne ne vous décélera. Mon Amant est mort! mon Amant est mort! dit-elle, je ne puis résister à la vie. C'est pour cela même, lui repliquai-je, que vous ne devez point vous dispenser de faire ce que je vous propose. Ah! dit-elle, Belzek a péri, & vous voulez que je traîne une vie qui me donneroit les angoisses de la mort à chaque instant du jour? Non, je ne le puis. Je lui demandai si je pourrois, sans risque, envoyer au Château de Ferri, sçavoir exactement des nouvelles de ce qui s'étoit passé; elle y consentit. Je fis partir sur le champ un de mes gens, qui s'y inttroduisit secrettement, & qui revint en toute diligence m'apprendre que Ferri se mouroit de ses blessures, & que tous les Domestiques de sa maison étoient en larmes; qu'un Brigand l'avoit attaqué, qu'il s'étoit ensuite évadé à la faveur de la nuit.

Lorf-

Lorsqu'elle vit arriver ce Grec, elle pâlit, elle se troubla: mais quand il lui eut appris que le prétendu Brigand s'étoit évadé, je la vis toute tremblante, toute hors d'elle-même. Elle me pria de renvoyer ce Grec encore avertir Razzivil & Zoah de l'état où elle étoit, pour qu'ils vînssent secrettement l'un & l'autre la trouver; ils arriverent, & lui apprirent la miraculeuse nouvelle que le Muphti Fezula, après avoir rendu le regne d'Achmét odieux, par les concussions tyranniques qu'il exerçoit, avoit enfin reçu le digne salaire de ses forfaits, par le cordon que l'Empereur avoit ordonné contre lui; ils lui dirent que Saheb étoit, quelques jours avant, parti sur cette nouvelle, & qu'il étoit, à la tête des Arabes, rentré dans les droits de son premier état.

A ces mots, elle se sentit toute transportée de joye. Zoah, suivi de Razzivil, vit qu'il pouvoit parler, il se leva, & lui parla ainsi: Ma chere Maîtresse, je vais te dévoiler des cho-

ses

ses que j'ai dû garder jusqu'à ce jour dans un profond secret. Il falloit que le cercle de tes aventures se formât pour donner issue à la révolution qui vient d'arriver : il falloit qu'un Marchand de Scio se trouvât au Caravanfèra d'Engli, qu'il te portât pour te sauver en sa patrie, que le Muphti en fût instruit, que sa haine & sa rage te poursuivissent là comme ailleurs, que le Marchand de Scio, pour t'en préserver, t'enlevât, te transportât au Sérail d'Aly Oglou, que là tout ce qui s'est passé arrivât pour que le Pacha fût attendri sur ton sort', ainsi que je l'ai vu. Je t'ai dit qu'il me donna deux mille séquins pour t'équiper en femme de ton rang. Le vertueux Pacha ne fut pas content de cette largesse : il m'appella : il m'ordonna de mettre par écrit les aventures de ta famille, & le déplorable état auquel la fureur du Muphti vous avoit exposés : je lui donnai cet écrit : que penses-tu qu'il en fit ? il ne me le dit point, mais je l'ai fçu par un de mes Camarades qu'il dépêcha au chef

chef des Noirs, son patron & son ami, par lequel il fit passer cet écrit à Sa Hauteffe: & voilà d'où est venu la justice rigoureuse & terrible du Sultan. C'est au Pacha d'Alep que l'Emir ton pere doit la révolution d'un état qui doit être dorénavant heureux, & dont tu vas jouir près de lui tout le temps de ta vie.

Ah! malheureuse que je suis, s'écria Daïra, de qui me parles-tu? d'un homme que j'ai outragé tout le temps qu'il m'a connue, d'un homme sur lequel j'ai eu cette main prête à le poignarder dans son propre Sérail; c'est ce même homme, qui nous donne la vie à tous; malheureuse & criminelle que je suis! quel repentir, quel reproche n'aurai-je pas à me faire le reste de mes jours, de la fureur qui m'a transportée contre lui! Ah! comment puis-je reconnoître la générosité, la bonté de cette grande ame! Je voudrois à l'instant m'aller jeter à ses pieds, pour obtenir un pardon que je me refuse, & que je ne m'accorderai jamais.

G

Ma

Ma chere Maîtresse, reprit Zoah, d'autres intérêts doivent t'occuper aujourd'hui; je t'apprends que le coup mortel dont Ferri a été frappé ne venoit point de la main d'un Brigand, que c'étoit Belzek, oui, Belzek lui-même, qui se voyant dans le plus grand danger de périr, n'avoit pu l'éviter autrement; nous lui avons, ajouta-t'il, envoyé un billet dans le lieu de sa retraite, pour lui apprendre que tu vivois dans cette maison, par les secours de ce saint homme.

Belzek en effet arriva le lendemain: il ne se présenta qu'en tremblant, dans la peur qu'il avoit que cette entrevue ne causât à Daïra quelque accident; mais l'instant d'après il vint se jeter à ses pieds; il vint lui offrir les transports de son cœur. Oh! Daïra, lui dit-il, par quelle foule de miracles nous retrouvons-nous dans cet azile? le Ciel se rend enfin à nos vœux; tes ennemis sont vaincus; notre amour est en paix; tu peux partir, & aller te livrer
dans

dans les bras de l'Emir Saheb, qui régné dans le Pays d'Anna, sur l'Euphrate, aujourdh'ui.

Oh! juste Ciel, s'écria Daïra! quelle multiplicité d'événemens inattendus! J'y succombe; en effet elle en perdit la parole; elle demeura sans mouvement; puis se considérant dans l'affreux état où elle étoit, elle s'interrogeoit elle-même: Quoi! disoit-elle, le Prince des Arabes; l'Emir Saheb pourra-t'il reconnoître sa fille dans l'aby-me où je suis? Il faut sans doute que je lui envoie l'histoire de ma vie; mes malheurs me feront connoître. Quitte-moi, Belzek, va, pars dans l'instant, cours, vole, mon ame te fuit; va joindre mon pere, expose-lui mes aventures; si tu lui en fais le tableau fidele, il ne pourra t'écouter tranquillement; mais il t'écouterà, & tu recevras de lui la récompense que tu pour-suis, & à laquelle tu as tant de droits de prétendre. Je partirai peu après avec Razzivil, ma chere Gouvernante, & Zoah notre Esclave, qui fut jadis le sien & de qui il pourra s'instruire de beaucoup de particularités qu'on ignore. Bel-

G ij

zek



zek à cet ordre prit la main de Daira , la ferra sur son cœur, la baissa mille fois, & partit.

Peu de jours après, se trouvant seule avec moi, elle m'adressa ce discours: Généreux homme! toi que le Ciel semble avoir conduit dans cette Région pour la conservation de ma vie; qui par un vrai miracle, m'as préservé, malgré moi, d'une mort certaine; qui m'as reçue dans ta maison, comme si j'eusse été ton enfant chéri, dis-moi, comment puis-je reconnoître le zèle, les empressements, même les inquiétudes que mon état a du t'apporter? Mais s'il est vrai que les soins & les peines qu'on se donne, nous attachent à celui qui les reçoit, & nous le rendent cher, il faut que jè sois aujourd'hui de quelque prix pour toi: aujourd'hui que ma fortune est changée, serois-tu capable de me laisser, foible enfant que je suis, traverser des Mers & des Terres, pour passer en des climats qui me sont inconnus, & me présenter devant l'Emir Saheb, mon pere, sans tenir la main secourable

du vertueux homme à qui je dois le jour, & sans lui faire le tableau des tourmens que je t'ai causés? Sa sensibilité seroit un tourment pour lui-même; il me reprocheroit incessamment l'impuissance où il se verroit de t'en donner les marques, peut-être ne me la pardonneroit-il pas. Tu te trouves ici dans une terre étrangère; tu t'y vois seul, sans parens, sans amis; viens te réunir aux miens; viens augmenter ma famille; soyons parens désormais; les secours que tu m'as donnés sont au-dessus de ce titre, & sans doute il manque à mon pere un ami tel que toi.

Oui! Daïra, m'écriai-je, oui, admirable enfant! je vous suivrai par-tout. Ces paroles m'échapperent dans le transport qu'elle me causa, & je n'eus rien de plus pressé que de préparer nos équipages. Nous fumes bien-tôt prêts à partir, Daïra, Razzivil, Zoah & moi: mais quand je déclarai mon voyage à cette famille Grecque, je vis le pere, la mere & leurs enfans m'environner, pousser des cris, verser des larmes, s'a-

crocher à ma robe, m'embrasser les genoux, & s'écrier tous ensemble: Oh! mon cher maître, ne nous abandonnez pas; nous ne pouvons plus vivre sans vous. Vous nous avez accoutumés à vous aimer, & nous vous aimons comme un pere, en bénissant le Ciel tous les jours, de vous avoir conduit ici; il exaucera nos prieres; vous ne nous quitterez point. Je fus si touché, si attendri de l'amour de cette religieuse famille, qu'il ne fut pas en mon pouvoir d'y résister. Je lui fis entendre qu'il étoit de mon devoir d'accompagner Daïra, de la remettre en sa Patrie, entre les mains de l'Emir son pere. Je promis de venir me rendre aussi-tôt après dans ma retraite, & d'y passer avec eux le reste de ma vie; ils insisterent, & pour s'en assurer, quatre d'entr'eux voulurent se joindre, & faire le voyage avec nous.

Nous partimes de cet azile enfin; nous nous rendimes à Famagouste. Il y avoit dans ce Port un gros Pinque; je fis marché avec le Propriétaire

taire

taire pour le trajet que nous avions à faire de Famagouste à Tripoli de Syrie ; je lui accordai tout ce qu'il vouloit , & nous nous embarquâmes Daira & moi, suivis de Razzivil, de Zoah & des quatre Grecs , qui pendant ce voyage, nous ont rendu tous les services possibles, & nous ont été plus nécessaires que je n'avois d'abord pensé. Nous fumes surpris à notre arrivée sur la belle riviere qui arrose cette Ville, de voir des feux allumés dans les tours qui en font l'enceinte ; précaution qu'elle prend à l'arrivée de vaisseaux inconnus ; cela nous arrêta ; deux de nos Grecs se détacherent dans un Esquif, & furent se présenter au Pacha qui commandoit ; ils lui expliquèrent que notre vaisseau n'étoit point un vaisseau Corsaire ; qu'il transportoit la fille de Saheb , de l'Isle de Cypre dans la Ville de Tripoli , où elle ne devoit que passer, pour se rendre à Damas, & de là sur l'Euphrate dans la Ville d'Anna, où l'Emir son pere l'attendoit. Le Pacha n'ignoroit pas ce que

G i v

l'Emir

l'Emir avoit souffert sous le ministere du Muphti Fezula ; Il en avoit lui-même effuyé des rigueurs ; en sorte qu'il la reçut avec toutes sortes d'honneurs ; il fit publier dans la Ville, que le vaisseau qui entroit dans la riviere n'étoit point à craindre ; que la fille de Saheb arrivoit ; qu'il falloit que les feux des tours pour cette fois, restassent allumés toute la nuit, en signe de réjouissance extraordinaire, cela fut fait, & nous entrames après trois journées de navigation, les yeux charmés du spectacle de cette Ville. Nous y passames assez tranquillement la nuit. Mes Grecs avec Zoah furent dès le lendemain s'informer par quelles voitures nous pourrions nous rendre à Damas ; mais le Pacha qui en fut instruit, fit offre de son char attelé de ses mules ; & la fille de Saheb l'accepta avec reconnaissance, en sorte que dans un même jour, nous arrivames à Damas, tant les mules du Pacha sembloient voler plutôt que courir. A l'entrée de cette Ville, je déclarai que je menois la fille
du

du Souverain d'Anna; les portes s'ouvrirent aufi-tôt; le Pacha de Damas en fut instruit sur le champ; il l'envoya féliciter sur l'heureuse révolution qui avoit mis en terre l'ennemi de Saheb, & lui offrit tous ses secours. Quelque empressement qu'eut Daïra de se rendre à son pere, qu'elle croyoit voir du haut de son Thrône, lui tendre les bras, il nous fallut séjourner deux jours dans cette Ville; nous avions à préparer des voitures, soit des chevaux, soit des mules ou des chameaux, des emplettes à faire d'étoffes de prix dont cette Ville fait un très-grand commerce, pour mettre la fille de l'Emir en un état digne d'elle. Dès le soir même nous fumes frappés du bruit d'une artillerie formidable, par laquelle on apprit à toute la Ville, l'honneur qu'on faisoit à la fille de Saheb; tous les Habitans s'en entretenrent ainsi que de son histoire qu'on y favoit déjà. Le lendemain nous fumes à l'Audience du Pacha, qui la tenoit sur l'avenue d'une belle plaine, sous un grand Dô-



me antique peint à la Mosaïque, & rafraîchi par plusieurs canaux: le Pacha y étoit, & avant toutes choses, il lui proposa d'aller rendre graces à Dieu dans la Mosquée qui y tient, de se trouver délivrée du terrible ennemi qui en vouloit à toute sa maison; après quoi, il lui offrit, ainsi que le Pacha de Tripoli, un char, pour se transporter à Anna; elle ne balança pas; elle l'accepta quoiqu'il lui vint des secours de toutes parts. Il lui en arriva un, auquel elle ne s'attendoit pas; c'étoit un Chamelier Propriétaire de deux Chameaux. Il lui envoya demander par charité de lui faire gagner sa vie, de se servir de ses Chameaux, se disant un pauvre homme délaissé, abandonné, n'ayant pour subsister, que ce qu'il pouvoit retirer de leur service. L'état de cet homme, qui apparemment n'avoit osé se présenter, nous toucha; nous le mandames; il ne voulut point venir; il nous envoya ses Chameaux bien équipés, ayant de chaque côté deux berceaux couverts d'écarlatte, garnis de
couf-

couffins, fur lesquels nous pouvions nous mettre commodément ; la fille de Saheb dans l'un avec Razzivil, moi dans l'autre, Zoah & mes Grecs montés fur des mules qui se trouvent communément à Damas. La pitié de Daïra en fut émue; nous remerciames le Pacha des égards qu'il avoit eus, & du service qu'il vouloit nous rendre, nous nous arrêtames à cette maniere de voyager.

Le parti pris, & le moment du départ arrivé, nous vîmes entrer le Propriétaire; je lui offris le payement de sa voiture, il me refusa, me disant qu'il seroit payé à l'arrivée, si son service étoit agréable à Daïra. Je fus étonné de lui entendre prononcer un nom qu'on ne devoit point sçavoir dans ce Pays. Je lui demandai qui le lui avoit appris; il ne me répondit rien; la fille de Saheb arriva dans le moment, elle alloit le questionner aussi; mais en le regardant assez long-temps attentivement, elle fit tout-à-coup un cri qui nous fait tous, & nous perça

le

le cœur. Qu'est-ce donc? m'écriois-je: Razzivil & Zoah, accoururent allarmés de l'état où se trouvoit leur Maîtreſſe, & je ne l'étois pas moins, ne ſçachant pas ce que c'étoit que cette rencontre, quand je fus étonné moi-même dans l'inſtant, de voir Razzivil ſe jeter au col du Chamelier, Zoah de même le dévorer de careſſes, rendre grâces au Ciel par des cris répétés. La fille de Saheb revenant à elle, ſentit couler des larmes de ſes yeux, & fut à lui; elle l'embraſſa à pluſieurs fois, & m'adreſſa ces paroles. Voilà l'homme à qui je puis dire que je dois la vie: voilà l'homme que des circonſtances fatales ont accompagné depuis l'inſtant qu'il s'eſt attaché à moi, l'homme à qui j'ai porté tous les malheurs enſemble, & qui pour moi, gémit à préſent dans un état digne de pitié. Oh! Fargani, s'écria-t-elle, en quel état te trouvais-je! toi Chamelier, toi qui veux me conduire chez mon pere, ſous ce titre, je ne le ſouffrirai pas. Ah! Madame, s'écria-t'il; c'eſt la ré-

com-

compense que j'en attends; oui, je vous conduirai moi-même chez l'auguste pere qui vous attend sans doute, & cette action devient pour moi une jouissance incomparable: vous me voyez dans un état d'oppression, je me suis caché dans cette Ville, & du peu d'argent que j'avois, j'ai acheté ces Chameaux; je me suis bien gardé de dire mon nom, mais j'ai publié le vôtre, & l'on sçait à Damas tout ce qui vous est arrivé: grâces au Ciel, vos peines sont finies, & les miennes aussi; il ne me reste qu'à me rendre près de l'Emir votre pere, à qui je consacre les services du reste de ma vie: montez sur mes Chameaux.

J'ai des Chevaux & des Mules, pour mener votre suite, & nous arriverons le cœur ouvert à la joye dans peu de jours, Vous êtes obligée de vous servir de ce que je vous offre, puisque vous avez refusé le char du Pacha. Ah! Fargani, lui dit Daïra, les yeux en larmes, toi qui me servis de pere si long temps, toi que
j'ai

J'aimois, que j'ai depuis toujours aimé, en quel état t'offres-tu devant moi? tu veux que je prenne tes Chameaux, tu me demandes cela comme une faveur, comment pourrois-je te refuser: allons, allons trouver mon pere; il est le seul en état de reconnoître tes bienfaits & tes sacrifices.

Nous montames sur ses Chameaux, & après avoir côtoyé le Mont-Liban, nous entrames dans le désert, passant par Oran, par Palmire; enfin, après douze journées de marche, nous nous trouvames sur les bords de l'Euphrate, assez près de la Ville d'Anna: Zoah prit alors les devans, & s'y rendit en diligence; il chercha Belzek, & le trouva; il fut rendre compte à l'Emir de sa fille, & nous étions à deux milles au plus de la Ville, dans une prairie immense, peuplée d'un nombre infini de Chameaux, de Bestiaux de toute espee, parmi lesquels nous ne passions point sans admirer leur taille & leur embonpoint; lorsque nous apperçumes de notre côté

côté plus de cinq à six cens Chevaux, qui venoient à toute bride avec leurs Cavaliers, armés de piques: ils nous entourerent à l'instant, & le Chef vint nous demander la fille de leur Maître. Daïra se leva sur son Chameau, tous mirent pied à terre, lui rendirent hommage, & lui annoncerent que l'Emir l'attendoit.

Je vis dans l'instant Daïra dans un transport de joye que jamais elle n'avoit connu; elle leur demanda si son pere avoit marqué quelque empressement de la voir; tous leverent alors les bras au Ciel, & ne répondirent que par des acclamations; elle fit les mêmes questions sur Belzek qui étoit arrivé depuis deux jours, qui avoit instruit l'Emir de toutes choses; ce fut à cela qu'ils ne répondirent pas. Ils marcherent à nôtre tête; nous passames l'Euphrate sur un beau Pont, nous nous trouvames enfin aux portes de la Ville, & ce fut là que l'Emir parut avec un concours extraordinaire de Peuple, ayant à sa suite l'Amant de Daïra.

A

A cette première entrevue, Daïra se prosterna devant l'Emir; il la releva avec peine; il l'enveloppa dans ses bras de toutes ses forces; elle y perdit connoissance; l'épuisement de son ame passa bientôt dans l'ame de son pere; ils resterent embrassés & serrés long-temps l'un & l'autre sans mouvement, dans la forme d'un beau groupe de marbre: toute l'Assemblée attentive, dans un silence profond; quand enfin, Daïra lança un cri du fond de sa poitrine, qui donna passage à ses pleurs; elles coulerent, & se mêlerent parmi celles de l'Emir; jamais on n'a vu de spectacle pareil. Oh! ma fille! s'écria-t'il, puis-je croire le miracle de ta vie! est-ce un fantôme, une illusion! veillois-je? Quoi! ma fille! c'est toi que j'ai perdu à l'âge le plus tendre, dans le Caravanfera d'Egli? c'est toi qu'un Pélerin a reçue des mains de Zoah, pour te sauver de la fureur des monstres qui en vouloient à ma vie & à la tienne, & que ce même Pélerin a gardée chez lui pendant si long-temps

avec

avec tant de courage & de bonté, & que le perfide Muphti a ruiné pour ce sujet. Grand Emir! s'écria Fargani, c'est moi-même. Oh! Ciel! s'écria l'Emir. Oui, c'est moi, reprit Fargani, qui croyant voir ta mort inévitable, ai jugé à propos de sauver ton enfant: c'est moi que le Muphti en avoit soupçonné, & c'est moi qu'il a poursuivi après ma ruine, & qu'il a forcé de se retirer à Damas, à vivre du loyer de mes Chameaux. C'est moi, enfin, qui te ramène l'auguste enfant qui te manquoit depuis tant d'années; & ce retour vaut mieux pour moi, que toutes les récompenses qu'on y pourroit ajouter. Viens à moi! viens que je t'embrasse mille fois, s'écria l'Emir, tu m'accordes plus, en effet, que je ne pourrois te donner dans ma vie; tu ne me quitteras jamais, & tu tiendras près de moi une place qui feroit le bonheur de bien d'autres.

Pour Zoah, je l'ai reconnu à tout ce qu'il a entrepris pour ma fille; j'ai toujours bien pen-

fé, n'eut-il qu'un soufle de vie, qu'il le sacrifie-
roit pour moi & pour les miens. Je sçais son
hiftoire; elle tient du prodige, ainsi que la tien-
ne; que de graces nous avons à rendre au Ciel
de nous trouver réunis dans un plein repos!
Dans l'instant il reprit Daïra, il l'embrassa: ah!
ma chere fille, lui dit-il, tes jours vont couler
déformais dans la paix. Voilà Belzek, il fut
ton Amant; mais je lui trouverai dans ma Cour
une femme digne de lui; & quant à toi, je te
prépare une alliance au-dessus de ce que tu
peux espérer. A ces mots, Belzek prit la pa-
role, & lui dit: Grand Prince, j'ai fait des cho-
ses difficiles à croire pour obtenir ta fille; si tu
me la refuses, prends mon épée, perce moi le
cœur, ou souffre qu'à l'instant même je fasse le
sacrifice d'une vie que je n'ai conservée que
pour elle: à l'instant, il tire cette épée, prêt à
se l'enfoncer dans la poitrine, si Daïra elle-mé-
me ne l'eût arrêté: Non, non, reprit l'Emir,
non, jeune homme, il ne sera pas dit que ma
pre-

premiere entrevüe , avec ma fille , ait pu se fouiller du sang de son Amant ; je me rends à cet effort d'amour & de générosité. Mon pere, s'écria Daïra, son sang est la source du mien; son ame soutient la mienne; je ne vis que par lui; nous vous demandons d'avoir pitié de nous; c'est la seule récompense qui me soit due pour toutes les peines que j'ai souffertes. J'y consens, reprit l'Emir, je ne vous sépare point, je le promets ici à la face du Ciel, & devant ce Peuple innombrable qui m'entend.

Dans l'instant on fut frappé des cris de joye de tout ce Peuple, & ces cris nous accompagnerent jusqu'au Palais. On entendit alors du haut de tous les Minarets, les acclamations des Crieurs publics; la Ville d'Anna se trouva toute illuminée; les Timbales, les Tambours, les Hautbois retentissoient dans les ruës, qui étoient tapissées de feuillages, & toutes les maisons remplies d'hommes, & même de femmes, à qui cela fut permis pour célébrer un si grand jour.

Et toi, reprit l'Emir, grand & généreux homme, (en m'adressant la parole,) toi qu'une Providence particulière a fait passer en Cypre; qui as trouvé ma fille expirante; qui as racheté sa vie; qui l'as retirée chez toi, comme tu aurois pu faire ton propre enfant. Certes, tant de grandeur d'ame de votre part à tous, tant de bonté me confondent, m'anéantissent, & me rangent malgré moi au-dessous de la reconnoissance de vos bienfaits. A ces mots, il me tendit les bras, il m'embrassa, & me retint ferré sur sa poitrine long temps.

Dès le lendemain, Daïra qui n'avoit rien de plus important que de consacrer sa vie à son Amant, fut à la Mosquée, où son mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire.

L'yvresse de joye où étoit toute cette Ville dura plusieurs jours. Il ne manquoit à cette Fête, que la présence de cinq cens Sultanes, qui étant dans le Sérail, n'avoient, de tout ce qui se passoit, que des idées fort imparfaites.

Quel-

Quelques-unes eurent la permission de venir visiter Daïra la nuit sur la Terrasse du Palais, & j'appris par Razzivil tout ce qui s'étoit passé.

Elles se présentèrent dix ensemble, l'une desquelles lui dit: Princesse, nous vous portons l'hommage de toutes les femmes de ce Sérail, qui brûlent d'envie de vous faire connoître nos jeux & nos divertissemens. Vous verrez cent filles Grecques Esclaves, Géorgiennes, toutes étincelantes du feu de leur jeune âge & des ardeurs de leur tempérament; cent autres du pays de Kachemire, belles comme Fatmé, & délicieuses comme des Houris, les brunes de Sendis, les blanches du Royaume de Tangut, seront dignes de vos regards, vous jugerez s'il est des voix plus amoureuses & plus insinuates, & s'il est possible de les imiter avec des instrumens plus doux & plus harmonieux. Les jeux que nous formons entre nous, ne sont assujettis à aucune retenue; ils n'ont pour objet que les plaisirs d'un homme seul; chacune des

femmes qui l'environne se regarde comme seule avec lui, chacune d'elle croit ne valoir qu'une partie de son plaisir, toutes y concourent & se concertent, comme si toutes n'étoient qu'une. Venez en juger, obtenez-en la permission, nous brûlons de vous recevoir dans notre Salle des Chants; vous y verrez un Amphithéâtre à trois degrés, au-dessus duquel règne un entablement d'où s'éleve un mur plus blanc que les néiges du Caucase; ce mur est à demi masqué par un grand nombre de Colonnes incrustées d'or en lames, & parfemées de Cornalines, de Jacyntes & de Topases; vous y ferez surprise d'un doux faiffissement qui redoublera bientôt à l'aspect de cet Amphithéâtre à trois rangs, sur lequel vous verrez placées deux cents filles de différentes régions, toutes vêtues & coiffées d'une richesse & d'un goût sans pareil; vous vous sentirez entraînée vers elles, pour considérer de plus près la galanterie de leurs parures, la beauté de leurs visages, & la tendresse de leurs regards; vous
les

les verrez tourner , ou pofer tendrement une tête ornée de fleurs , mêlées parmi des Guirlandes de diamans , ou couvertes de plumes de toutes couleurs , afforties d'Emeraudes & de Rubis , une gorge d'albâtre que plusieurs cordons de Perles & de Saphirs sembleront caresser en s'y jouant , leurs Robes d'or , d'argent & de foye relevées de mille pierreries , ne feront pas leur plus bel ornement. Ah ! Madame , continue-t-elle , que direz-vous , quand ces Fées vous feront entendre des voix célestes foutenues de l'harmonie de leurs divers instrumens , lorsque tout-à-coup une espèce de chœur de Fées , frappera les airs & la voûte du nom que vous portez , ou de celui qu'elles vous donneront d'enfant sacré du Prophete ou des lumieres du Sérail ? que sçais-je , plus elles trouveront de beautés & de graces en vous , plus elles chanteront , & moins elles détermineront le nom qui doit vous rester. Vous entendrez après , ces charmantes filles chanter les vertus & la gloire
du

du Souverain ; vous les verrez s'accompagner d'instrumens militaires ou champêtres , de plus de cinquante harpes, dont l'harmonie sourde est si tendre & si douce, qu'elle semble échapper à l'oreille , pour pénétrer plus sensiblement les cœurs, & répandre sur tous les sens, sa mollesse & sa volupté; elles exciteront dans les vôtres de ces émotions que vous ne sentîtes jamais. Le Thrône de l'Emir est au milieu du cercle; il y régne comme l'astre du jour au centre de l'Univers, environné de ces jeunes Fées semblables aux Etoiles du Firmament; leurs regards fondent sur lui, elles assiègent son ame, tout le saisit, le retient, & l'arrête dans un état de jouissance aussi délicieux que pénible, & c'est l'état, Princeesse, que nous vous prions de venir partager avec lui; nous sommes députées à cet effet; elles espèrent, & nous aussi, que vous nous ferez cette faveur; & déjà chacune d'elles se représente & se peint votre image d'après le genre de beauté qu'elle aime, ou le goût

goût particulier qu'elle a jugée de notre impatience, & de l'envie que nous avons de vous faire voir notre enthousiasme pour le Prince, & notre admiration pour vous.

Ce fut ce que me conta Razzivil; en m'ajoutant que dans peu de jours, cette Fête devoit se passer. Quant à moi, j'avois rempli ma charge; j'avois remis ce dépôt précieux entre les mains de l'Emir; je songeai à ma retraite; mes Grecs m'y invitoient incessamment: je pris congé de Daïra, qui dans la joye où nageoit son cœur, ne laissoit pss de sentir la peine de notre séparation. On me chargea de présens de toute espece; j'eus la satisfaction de voir, avant mon départ, Fargani élevé à la dignité de Ministre, & Zoah à celle de Chef des Eunuques. Je partis enfin par la même route avec mes Gres, qui m'ont ramené chez eux, & qui se sont fait une fête de m'y revoir, pour y passer avec eux, le reste de ma vie.

Fin de la quatrième & dernière Partie.

5

AB: 112 144

T. 112

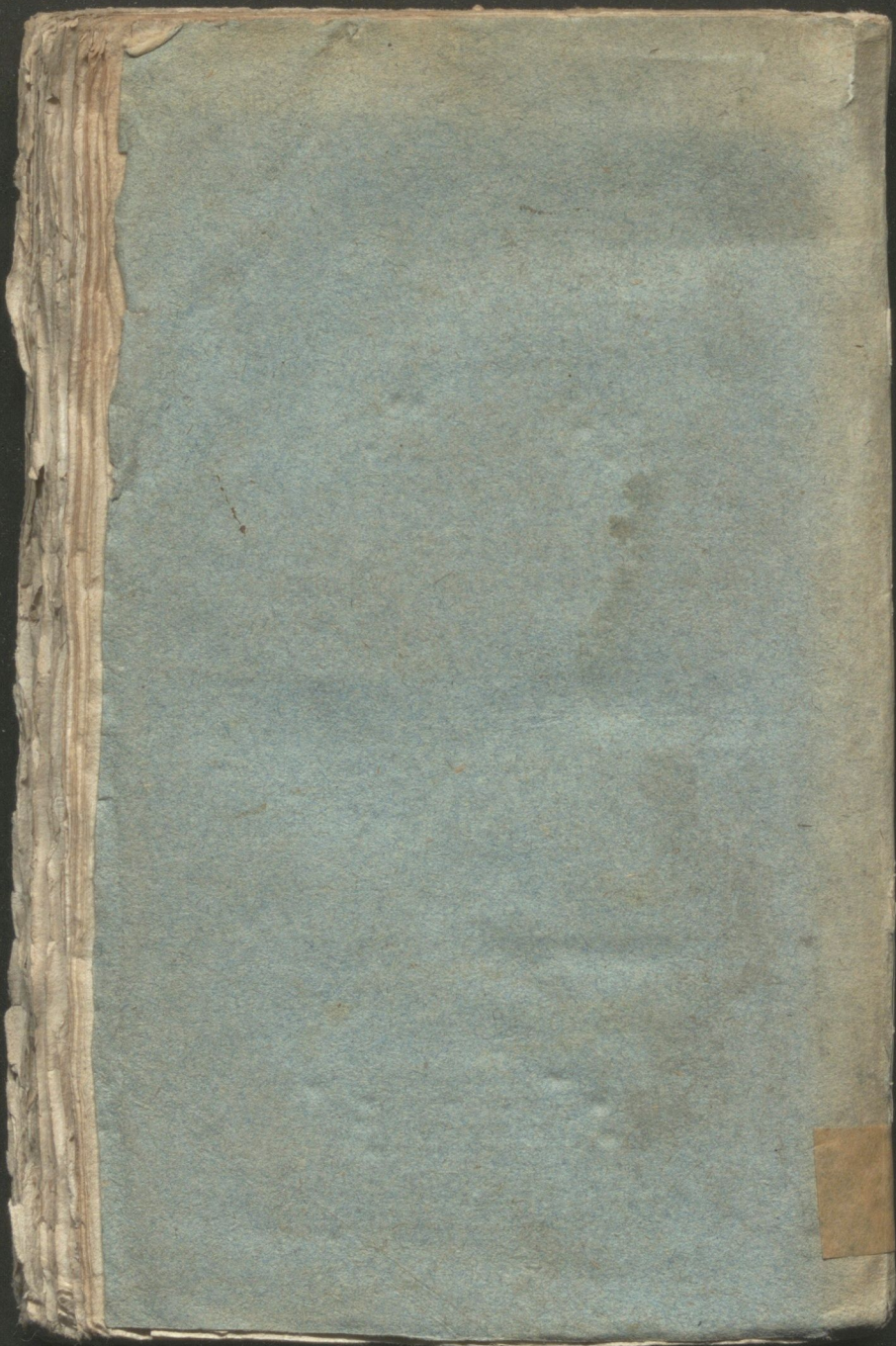
ULB Halle 3
008 868 247



Sb.

DE 3918
(1/21)





DAÏRA

HISTOIRE ORIENTALE.

EN QUATRE PARTIES.

TOME SECOND.



A AM

Et se t

CHEZ MIC

LIBRAIRE DE L

LE MARGRAV

M.

